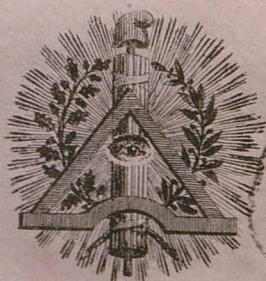


Cote 573

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE NEW YORK

AT THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

LE BOURGEOIS

PHILOSOPHE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN VERS.

PAR M. D. C.



*Le Ciel dont nous voyons que l'ordre est tout puissant
Pour différents emplois nous fabrique en naissant.
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un Philosophe.*

MOLIERE, Femmes savantes
Acte I, Scene I.

—o—

TURIN,

CHEZ BERNARDIN BARBERIS *Imprimeur*
Rue des Imprimeurs N.º 272.

THE BOUNTY

PHILOSOPHY

EDITED BY CHAS. L. BENTLEY

NEW YORK

1884

Published by the

Author, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

Editor, at the

Office of the

P R É F A C E.

CETTE Pièce ne sera vraisemblablement jamais jouée, et j'avoue que je ne lui désire plus les honneurs de la représentation. Outre ses défauts qui pourroient la faire échouer, et que je ne saurais corriger, n'ayant ni le temps ni les talents nécessaires; il est encore une raison puissante pour ne pas en désirer la mise au Théâtre. Le spectacle doit être un lieu de délassement, et jamais une arène. Quand

le spectateur y devient acteur lui-même, quand l'esprit de parti en fait une scène de gladiateurs, il faut y renoncer. Il y a tant de Bourgeois Philosophes en France qui ont encore le fol espoir de régénérer le monde à leur manière, qu'ils ne manqueroient pas de se reconnoître () et de crier contre l'Auteur et les acteurs assez insolents pour les signaler, bien que personne n'ait pensé, en ridiculisant des vices généraux à désigner aucun individu. Dieu sait quel tapage ils feroient. MOLIERE, avec la protection de Louis XIV fut obligé de retirer son Tartuffe, et ne fut pas sans inquiétude. J'aurois moi bien autrement à redouter. Les faux Philosophes, tout en parlant tolérance et humanité, sont encore plus fanatiques que les faux dévots, et nous savons jusqu'où ils peuvent aller. Sans la main vigoureuse qui tient aujourd'hui le rênes du Gouvernement,*

(*) Reperies qui ob similitudinem morum aliena malefacta sibi objectari putent.

nous qui les tournons en ridicule en les mettant en scène, ils nous feroient bientôt peut-être jouer une tragédie sanglante. Pour éviter que la tranquillité publique soit troublée, même au spectacle, nous nous abstiendrons donc de les y faire représenter, et nous bornerons notre vengeance à faire imprimer leurs travers. Quant à leurs critiques, elles ne nous apprendront rien sur les défauts de cette Pièce. Au surplus nous la livrons de bon cœur à leur censure, et en leur faisant nos adieux, nous leur disons:

Persiflez moi; je vous le rends MES FRÈRES!



PERSONNAGES.



LISIMON

ELVIRE Femme

BÉLISE Mère

CLARISSE Fille

SOPHIE Pupille

DÉRICOURT Fils

FLORVILLE Neveux

} de LISIMON.

LUCINDE

PHILINTRIGUE

ARISTE

LISETTE Suivante d'ELVIRE

ROSALIE Suivante de BÉLISE

GERMAIN Valet de PHILINTRIGUE

LA-PIERRE Valet de LISIMON

BINOME

IDÉOLOGO

SINTAXE

PLUSIEURS SAVANTS

UN OFFICIER

UN 2.^d OFFICIER

} de Police.

*La Scène se passe dans une maison de campagne.
près de Paris, et représente un Salon d'étude.*

LE BOURGEOIS PHILOSOPHE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, LISETTE.

GERMAIN.

Lisette, si matin, et de mauvaise humeur!
Je gage qu'un secret lui pèse sur le cœur.

LISETTE.

Quittez, Monsieur Germain, ce ton là, je vous prie.
Vous n'y gagnerez pas, je le dis en amie.

GERMAIN.

Eh quoi, toi que l'on voit, toujours d'un air riant,
Aux plus graves sujets donner un tour plaisant,
Je te trouve aujourd'hui toute triste et rêveuse.

LISETTE.

Ce n'est pas sans sujet.

GERMAIN.

Quelle nouvelle affreuse
A pu troubler ainsi ce petit air mutin ?
Quoi ? quelque ridicule a ton esprit lutin
N'a pu fournir les traits d'une bonne satire ?
As tu tout épuisé ? n'as tu plus à médire ?

LISETTE.

Le fonds ne manque pas ; mais je crains bien, Germain,
Que pour avoir trop ri , nous ne pleurions demain.

GERMAIN.

Tu me ferois trembler si je pouvois te croire.
Allons , il faut chasser la crainte et l'humeur noire.
Réjouis toi , plustot , car tout nous réussit.

LISETTE.

Comment ?

GERMAIN.

Sans doute. Eh mais , ce soir , par notre esprit,
Lisimon va se voir , au gré de son envie ,
Proclamer le héros de la Philosophie,
Philintrigue

LISETTE.

Ton maître , et je le vois trop bien ,

Bientôt au notre ici donnera du chagrin.
 Grace à lui , Lisimon croit être d'une étoffe ,
 Propre à faire en ce monde un parfait Philosophe ;
 Et depuis quelque temps on ne voit qu'intrigants ,
 Qui , par lui présentés comme de grands savants ,
 Viennent entretenir son étrange manie ,
 Sous le nom fastueux de la Philosophie.
 Sa femme est de moitié dans tous ces beaux travers ,
 Et tous ici , je pense , ont la tête à l'envers.

GERMAIN.

Eh bien , il faut en rire. Aurois tu des scrupules ?

L I S E T T E.

Certes , s'il les rendoit seulement ridicules ,
 J'en pourrais rire aussi. Mais quand dans la maison ,
 Non content d'en avoir éloigné la raison ,
 Ton maître en veut encor préparer la ruine ,
 Je ne puis y penser sans une ame chagrine.
 Dans ce château paisible on vivoit sans souci ;
 Mais tout y va très mal depuis qu'il est ici.

GERMAIN.

Cela n'est pas possible , et je t'en crois à peine.

L I S E T T E.

Écoute , tu verras si ma frayeur est vaine ,
 Tu sais quand Lisimon est parti pour Paris ,
 Laissant Madame au sein de tous ces beaux esprits.

Elvire ce jour là présidoit l'assemblée
 Qu'on nomme le Musée, ou je crois l'Athénée;
 Car les plus doctes noms décorent aujourd'hui
 Tous ces bureaux d'esprit ou l'en périt d'ennui.
 C'est là que ma maîtresse, et cent autres, je pense,
 Pour déraisonner tous étoient d'intelligence.
 Monstrueux assemblage où les petits talents,
 Sans avoir de l'esprit, font gémir le bon sens.
 Après avoir parlé morale et politique,
 On passe à la chimie, et puis à la musique.
 Le dessein, la peinture arrivent à leur tour.
 Bientôt la médecine est à l'ordre du jour.
 La poésie après, et les mathématiques
 Font place à la grammaire, à la danse, aux antiques.
 Vadius, si connu par son obscurité,
 Lit un discours obscur pour louer la clarté;
 Et Lucinde, qu'on sait dans ses mœurs très-facile,
 Vient parler d'innocence, et prêcher l'Evangile.
 Tout se succède alors avec rapidité,
 On ne veut plus entendre, on veut être écouté.
 L'un réclame un instant pour venger la vaccine;
 L'autre du galvanisme élève la doctrine;
 Vingt parlent à la fois de sensibilité,
 D'humanité, bonté, perfectibilité;
 Enfin tous les grands mots de la Philosophie,
 Confondus avec ceux de l'Idéologie;
 Mais efforts impuissants, et discours superflus;
 Au milieu de cent voix leurs accents sont perdus.
 L'entendement humain, criaient, à tour de rôle.
 Ceux qui pour en parler, demandoient la parole.
 On fit tant qu'à la fin, parmi ces cris confus
 D'entendement humain, l'on ne s'entendoit plus.

GERMAIN.

Par ton plaisant récit , parfait de ressemblance ,
Je me crois assister encore à la séance.

LISETTE.

Cependant je voyois , dans un coin retiré ,
De trois nouveaux venus Philintrie entouré ;
Qui , tout en paroissant prendre part à la scène ,
Souvent leur parloit bas. Une intrigue se mene ,
Me suis-je dit soudain , et l'oreille aux aguets
Je ne perds pas un mot de leurs propos discrets ,
J'apprends que Lisimon , pour son livre , au plus vite
Aux gens de la police alloit rendre visite.

GERMAIN.

C'est là ce grand secret qui cause ton chagrin.
Te voila bien instruite , et tu n'ignores rien.
Bientôt on ne pourra , sans craindre la justice ,
Selon toi , visiter les gens de la police.

LISETTE.

Oui , Germain , je crains tout ; car depuis Lisimon ,
Pour Paris , très souvent , quitte cette maison.
Et quand il est ici , toujours , avec ton maître ,
Du salon aussitôt on le voit disparaître.
Philintrie est à craindre , et je veux aujourd'hui
Que Germain , sans retour prenne congé de lui.

GERMAIN.

Le quitter ? et pourquoi ? pour des allarmes vaines.
Aurois tu contre lui quelques preuves certaines ?

LISETTE.

Non. Mais je sais très-bien que pour graves raisons,
Ou l'a chassé de deux ou trois bonnes maisons.

GERMAIN.

Pas tout a fait chassé. L'expression est forte.
Mais on nous a prié de remarquer la porte.
Depuis je me suis fait ma réputation ,
En quittant Philintrigue , ou seroit le renom
Que me suis acquis à l'hôtel saint Christophe ,
Où chacun m'appelloit le valet philosophe.

LISETTE.

Toi Philosophe aussi ?

GERMAIN.

Pourquoi non , s'il te plaît ?
Quoi , par ce que l'on sert , ou seroit un benet ?
Le Ciel nous forma tous de la même matière.
Je ne suis pas un sot , et j'ai lu mon Voltaire.
Ce que je vois d'ailleurs donne goût au métier.
Que de gens comme moi logeoient dans un grenier ,
Qui sont , par le secours de la Philosophie ,

Devenus des Messieurs de bonne compagnie.
 Qui sait ce que je puis devenir quelque jour ?
 Après avoir servi, je veux l'être à mon tour.

L I S E T T E.

Et tu crois arriver en servant un tel maître.

G E R M A I N.

Mais un peu, j'en conviens, si je sais m'y connoître
 D'abord d'un Athenée il me fait le portier.
 Dans la loge on entend raisonner du métier,
 On lit, et l'on retient. Puis après on repete
 Tout ce que l'on a pu se fourrer dans la tête.
 C'est ainsi que l'on voit une foule de gens
 Qui n'ont rien fait de plus et que l'on dit savants.
 Je puis par ce moyen m'avancer comme un autre.

L I S E T T E.

Il est peut être bon ; mais ce n'est pas le notre.
 Et puis ils passeront, autant que je puis voir,
 Ces temps où les grands mots tiennent lieu du savoir.
 Va, mon pauvre Germain, renonce à ta manie,
 Laisse là Philintrie et son mauvais génie.
 Il pourroit bien se perdre avec tout son esprit,
 Et je craindrois enfin qu'il ne te compromit,

G E R M A I N.

Tu fais pour me gagner un effort inutile.

L I S E T T E.

Il vaut mieux moins d'argent, et vivre plus tranquille.

G E R M A I N.

Je voudrois plus long temps entendre tes sermons,
Mais je dois m'acquitter de mes commissions.

(il sort)

S C È N E I I.

L I S E T T E.

JE n'y conçois plus rien. C'est une épidémie.
Tout le monde s'en mêle, et la Philosophie
Jusques dans l'antichambre a ses adorateurs.
Aussi tous nos valets font-ils les raisonneurs.

S C È N E I I I.

L I S E T T E , B É L I S E , E L V I R E , L U C I N D E , R O S A L I E ,
A R I S T E , D É R I C O U R T , C L A R I S S E , S O P H I E .

B É L I S E.

Eh bien, mon très-cher fils a donc perdu la tête.
A la philosophie il veut faire une fête,
Dit-on.

E L V I R E.

Mais Lisimon

BÉLISE.

Est libre j'en conviens,
 Pour de vrais rêve creux de dissiper ses biens.
 Mais ma très-chère Bru, puisqu'il faut vous le dire,
 Vous flattez sa manie, au lieu de la détruire;
 Et loin de vous livrer à ce faux bel esprit,
 Qui je le sais, chez vous est très-fort en crédit,
 Vous feriez beaucoup mieux, en femme honnête et sage,
 De penser un peu plus aux choses du ménage;
 Et d'apprendre à mon fils qu'on est assez savant
 Lorsqu'on sait au logis faire arriver l'argent.

ELVIRE.

Eh quoi, de la raison blâmeriez vous l'empire.

BÉLISE.

Mais la raison chez vous n'est rien qu'un vrai délire.
 Votre défunte mère en usoit beaucoup mieux.
 Voilà le bon modèle à mettre sous vos yeux.
 Entièrement livrée aux soins de sa famille,
 La mère la citoit pour modèle à sa fille;
 Elle lisoit fort peu; mais se gouvernoit bien;
 Etoit femme de sens et d'aimable entretien.
 Chez vous, ma chère Bru, le monde déraisonne,
 On épilogue tout, et je ne vois personne
 Qui ne perde son temps à toujours disséquer
 Des vertus qu'on feroit bien mieux de pratiquer.
 Même certains sujets, qui blessent la décence
 Y sont souvent traités et devant l'innocence.
 Et l'on vous voit ici tous les jours recevoir
 (*Regardant Lucinde*)
 Ceux que d'honnêtes gens ne devoient jamais voir.

Madame , ce discours !

B É L I S E .

Il vous choque , Madame.
 Il faut vous rassurer , plus de fermeté d'ame ,
 De la philosophie employez les leçons ,
 Je n'en disconviens pas , ses secours sont fort bons.
 Quand une fois l'honneur a franchi la barrière ,
 On ne peut aisément retourner en arrière.
 On s'étourdit alors , et l'on veut que l'esprit
 Approuve les erreurs d'un cœur qui fut séduit.
 Le vice n'est bientôt qu'une aimable folie
 Grace aux douces leçons de la philosophie

E L V I R E .

Le vice , dites vous ?

B É L I S E .

Est loin de votre cœur.
 Mais comme je desire enfin votre bonheur ,
 Je vous dirai ma Bru , que la philosophie
 D'un cœur mal avec lui la triste maladie ,
 A préparé pour nous les plus horribles maux ,
 Dont l'histoire ait offert les tragiques tableaux :
 Qu'elle a porté le trouble au sein de nos familles ,
 Et leurs époux vivants rendu veuves nos filles.
 Oui la philosophie , en desséchant les cœurs ,
 Elle seule enfanta nos dix ans de malheurs.

Mais , madame , pourtant . . .

BÉLISE.

Mon Dieu , monsieur son frere
Je sais ce que je dis , et sur cette matière
Je vous dirai tout franc , dussé-je vous fâcher
Que vous aimez aussi trop à philosopher.
On vous entend prêcher des manières de vivre
Qu'il seroit très-souvent fort dangereux de suivre.
Vous n'etes pas dévot , même je doute un peu
Je le dis à regret , si vous croyez en Dieu.
A ces jeunes gens là , ce n'est pas ce me semble,
Vous leur oncle , monsieur , donner un bon exemple.
Aussi l'on ne connoit plus rien aux jeunes gens
Otez leur quelques mots pris dans quelques romans ..

DÉRICOURT.

Oh ! vive les romans ! c'est bien là notre affaire !
Mais c'est qu'ils sont charmants ! et Faublas je l'espère,
Est un roman divin , demandez-le à ma sœur.
Oh ! Faublas est vraiment un roman enchanteur !

BÉLISE.

Eh bien vous l'entendez. Ma Bru , ne vous déplaie ,
Car je veux en ce jour parler tout à mon aise ,
Vous vous conduisez mal avec vos chers enfants.
Et si vous n'y veillez , je le prédis céans ,

B

Votre fille bientôt, avec cette lecture,
 Pourra bien vous donner un peu de tablature.
 De mon temps, une femme à l'âge de trente ans,
 Avoit à peine lu deux ou trois bons romans;
 Et devant ses enfants, tant on craignoit le vice,
 Demandoit à l'oreille avez vous lu Clarisse.

(*Tout le monde rit.*)

C'est bien, je vous fais rire. Allons, il faudra voir
 Jusqu'où vous menera cet oubli du devoir.

A R I S T E.

(*somme*)

Mais, madame, entre nous, dans le temps où nous
 On se feroit mocquer de la plus part des hommes,
 Si l'on se gouvernoit d'après votre façon.

D É R I C O U R T.

La mode en peut venir, mais n'est pas de saison.
 Oui, ma mere, il faudroit avec votre sagesse,
 Périr avant deux mois de soucis, de tristesse.
 Et si jeunes mourir.

B É L I S E.

Fort bien, continuez.

Je vois qu'à bonne école ici vous vous formez.
 Voilà comme on élève aujourd'hui la jeunesse.
 Elle tranche surtout, tandisque la vieillesse
 Ne peut plus dire un mot, sans crainte des railleurs.
 Aussi tout va, Dieu sait; personne n'a de mœurs.

(*à Rosalie*)

Allons, sortons d'ici; m'entendez vous ma mie.
Je vous ferai rêver à la Philosophie.

(à Lisette.)

Quand mon fils rentrera, tu viendras m'avertir.
(Tous reconduisent Bélise excepté Lisette et
Déricourt).

SCÈNE IV.

LISETTE, DÉRICOURT.

LISETTE.

Vous devriez aussi chercher à la fléchir.

DÉRICOURT.

Moi, chercher à fléchir cette vieille dévote?
Ma foi, non, je ne puis. Cette femme radote
Elle est d'un siècle au moins.

LISETTE.

Que ne lui dites vous.

DÉRICOURT.

Ce n'est que ma grand-mère, au surplus.

LISETTE.

Entre nous
Vous devriez lui faire une mercuriale.

DÉRICOURT.

Et toi, Lisette aussi, tu fais de la morale.
Cela ne te va pas. Avec de jolis yeux,
Une taille divine, une minois gracieux,
La morale, ma chère, est de mauvaise grace.

LISETTE.

Vous trouvez.

DÉRICOURT.

Oui vraiment il faut que je t'embrasse.

LISETTE.

Arrêtez, s'il vous plaît. Modérez ce transport.

DÉRICOURT.

Quoi de la résistance. Eh mais, c'est par trop fort.
Va, ne te pique pas de faire la cruelle.
La mode en est passée. Ainsi, crois moi, ma Belle,
Passons rapidement sur les tendres avœux,
Et profitons du temps qui s'envole avec eux.

LISETTE.

Y pensez vous, Monsieur ?

DÉRICOURT.

Pourquoi, non, je te prie ?
Je suis jeune, assez bien, Lisette est fort jolie.

Tu me plais , je t'adore , et te le dis soudain,
A' mon âge l'amour doit aller un grand train,

L I S E T T E.

Traiter ainsi l'amour ! Quel propos pour votre âge !

D É R I C O U R T.

Il te déplaît, eh bien , changeons donc de langage.
Veux tu que je soupire, et que dans les langueurs,
Le visage hébété, je dise : je me meurs.

L I S E T T E.

Monsieur, finissons là cette plaisanterie.

D É R I C O U R T.

Je ne plaisante pas je t'aime à la folie.
D'honneur tu me conviens.

L I S E T T E.

Mais vous extravaguez.
Et la pauvre Sophie à qui vous prodiguez.
Les plus tendres serments.

D É R I C O U R T.

Pour adorer Sophie
Vous allez voir qu'il faut que je me sacrifie.
Un amour exclusif est à périr d'ennui.

L I S E T T E.

Et c'est ainsi, Monsieur, que l'on aime aujourd'hui.

D É R I C O U R T.

Sans doute.

L I S E T T E.

Digne fruit de la Philosophie.

D É R I C O U R T.

Ah ! tu vas me prêcher. Je quitte la partie.
Adieu. Je vois Ariste arriver en ces lieux.
C'est assez d'un sermon, sans en essuier deux.

S C E N E V.

L I S E T T E , A R I S T E.

L I S E T T E.

Eh bien enfin, Monsieur, l'avez vous apaisée.

A R I S T E.

J'ai voulu la calmer ; mais son ame blessée
L'empêchoit d'écouter. Quoi disoit-elle, on rit :
Et de ce que je dis ou ne fait nul crédit.
Pour qui donc, me prend-on ? Et cette bonne Dame,
Tout en chemin faisant, de décharger son ame ;

Et de recommencer dans son appartement ,
Ou peut-être elle gronde encore en ce moment.

L I S E T T E.

Mais Madame du moins , avec elle restée ,
Aura remis la paix dans cette ame offensée ?

A R I S T E.

Elvire lui parloit , dans le premier moment ,
Avec assez d'égards et de ménagement ;
Tâchoit de la fléchir ; mais , malgré ses instances ,
Elvire pressoit fort la fin des révérences ;
Et savoit mal cacher le mouvement secret
Qu'une pareille scène en son cœur excitoit ;
Quand , supprimant enfin un jeu qui la fatigue ,
Elle nous a laissé pour suivre Philintrieue.
Moi j'en avois assez , pour parler franchement ,
Et je me suis sauvé sans aucun compliment.
Mais dis moi dont , ma sœur n'a donc pas lâché prise :
Et de son Philintrieue elle est toujours éprise.

L I S E T T E.

Oh tout cela n'est rien , auprès de son mari ;
Et si vous l'aviez vu , vous en auriez bien ri.
Philintrieue avant hier avoit dans la soirée
Pris à force de lire , une voix enrouée.
Les verres d'eau sucrée , et les bonbons sans fin
Etoient tous épuisés. Helas le tout envain.
Lisimon , qui le voit s'agite , s'inquiète ,

Et craint déjà de perdre une si chère tête.
 Il va, vient, à recours à cent moyens nouveaux,
 Et pour le soulager se donne mille maux ;
 Met la maison en l'air, et le trouble dans l'ame,
 Veut ~~pour~~ le secourir qu'on appelle Madame ;
 Tandis qu'il oublioit que sa fille en danger
 De son lit tout en feu venoit de s'échapper.

A R I S T E.

Quoique de Lisimon je dusse tout attendre,
 Un tel aveuglement a droit de me surprendre.
 Et je ne conçois pas par quel charme imposteur
 Philintrie a trouvé la route de son cœur.

L I S E T T E.

Par quel charme? Eh bon Dieu, rien n'étoit plus facile
 Vous savez que Monsieur à tout se croit habile ;
 Et qu'après s'être fait, en dix ans, à Lyon
 D'un riche commerçant la réputation ;
 Voulant pour les honneurs échanger la richesse,
 Il fit tout pour avoir des lettres de noblesse :
 S'imaginant avoir un bien plus grand renom,
 S'il pouvoit se nommer Monsieur de Lisimon.
 La Révolution, en changeant son système,
 L'a, pour de vains honneurs, trouvé toujours le même :
 Et Philintrie, à qui son homme est bien connu,
 A flatté son penchant, et vous l'a convaincu
 Que si le rang jadis tenoit lieu du génie,
 On parvient aujourd'hui par la Philosophie.
 Depuis ce moment là, courant après le bruit,

Monsieur ne rêve plus qu'à faire de l'esprit.
 Philintrigue est son Dieu, sans cesse il le caresse.
 Ou diroit un Amant auprès de sa Maîtresse.
 Il parle comme lui, répète ce qu'il dit.
 Même parmi ses gens, pour les mettre en crédit,
 Veut que les nouveaux mots, par lui mis en usage,
 Viennent remplacer ceux de l'ancien langage.
 C'est à n'y rien comprendre. Aussi dans la maison
 On fait tout de travers avec un tel jargon.
 Mais le voici qui vient.

SCENE VI.

LISELTE, ARISTE, LISIMON.

ARISTE.

Ah, bon jour, mon cher frere.
 Avez vous en entrant, visité votre mere?

LISIMON.

(*A Ariste.*)

Lisette ... pardonnez, je m'en vais être à vous;
 Je ne puis à la fois m'entretenir de tous;

(*A Lisette.*)

Qu'a-t-on fait ces deux jours? tout va-t-il à merveille?

LISELLE.

Depuis que par le feu nos fumées à la veille
 De voir mademoiselle ...

LISIMON.

Eh qui te parle ici
De ma fille , de feu ?

LISETTE.

Mais nous avons aussi
Redouté pour madame

LISIMON.

Allons , voilà ma femme
Dont tu vas me parler.

LISETTE.

Mais , monsieur , dans votre ame
Je ne puis deviner

LISIMON.

Vous allez voir , vraiment ,
Que je ne saurai plus m'expliquer clairement.

LISETTE.

Je ne dis pas cela : mais de votre famille
J'ai voulu vous parler. Madame , et votre fille ...

LISIMON.

De femme , ni de fille il n'est pas question.

A-t-on, sans moi, fait faire un pas à la raison,

L I S E T T E.

Au contraire, monsieur, ici l'on déraisonne,
Et bien plus que jamais, on n'y comprend personne.

L I S I M O N.

Je le crois bien, parbleu. L'entendement humain
Veut un esprit profond, et le sens le plus fin.
Le sujet est piquant, et neuve est la matière ;
Et je veux dès ce jour y porter la lumière.

L I S E T T E.

C'est fort bien fait, monsieur, mais, madame...

L I S I M O N.

Ah ! dis moi,

Philintrigue est-il mieux ?

L I S E T T E.

Oh ! de lui par ma foi,
Je ne m'occupe point.

L I S I M O N.

Mais c'est fort mal Lisette.
Vraiment depuis deux jours sa santé m'inquiète.

L I S E T T E.

Mais, Madame, Monsieur, vous dis-je n'est pas bien.
 Aussi toutes les nuits, je n'y comprends plus rien,
 On veille, et pourquoi faire? A dire avec franchise,
 De ce régime là Madame est trop éprise;
 Et tout en raisonnant sociabilité,
 Humanité, bonté, perfectibilité,
 Et que dirai-je, moi, cent autres fariboles
 Qui font périr d'ennui

L I S I M O N.

Mesurez vos paroles.

Un peu plus de respect, Lisette, s'il vous plaît.
 Un mot seul est sacré, par ce qu'il est abstrait.

L I S E T T E.

Tant il est vrai, Monsieur, celà ne vous déplaît,
 Que tous ces grands mots là, qui vous font pâmer d'aise,
 Mettront dans peu de jours tout le monde aux abois.

L I S I M O N.

Tu ne te formes pas selon ce que je vois;
 Au lieu de prendre part à la Philosophie,
 C'est à la décrier que tu passes ta vie.

L I S E T T E.

Eh! puis-je la louer de bonne foi, Monsieur,

Quand je vois chaque jour qu'elle endure le cœur.
 Vous aviez autres fois une ame aimante et bonne.
 Depuis, qu'elle vous tient, vous n'aimez plus personne.
 Excepté Philintrigue

L I S I M O N.

Oh ! c'est que seul aussi
 Philintrigue a pour moi de la tendresse ici.

L I S E T T E.

A propos, ce matin Madame votre Mère . . .

L I S I M O N.

A toujours de l'humeur, est toujours singulière.
 Et Philintrigue ?

L I S E T T E.

Il est toujours aussi joyeux.

L I S I M O N.

C'est un homme charmant, d'un caractère heureux.

L I S E T T E.

Madame votre mère . . .

L I S I M O N.

Oh ma mère. est maussade !
 Je gage qu'elle a fait ici quelque incartade.

Et je vois. Philintrigue est un homme divin !
Bon homme au fond du cœur, mais d'un esprit malin
Il aura plaisanté , n'est-ce pas ?

L I S E T T E.

A' merveille.
Mais votre mère enfin , d'une humeur sans pareille,
Vouloit s'en retourner pour ne plus revenir.

L I S I M O N.

Et Philintrigue ?

L I S E T T E.

Oh lui , n'est pas prêt à partir.

L I S I M O N.

A la bonne heure au moins le bon ami nous reste.

L I S E T T E.

Oui , soyez enchanté ; le bon ami !

L I S I M O N.

La peste !
Je connois bien mon monde, et, dès les premiers jours,
J'ai vu qu'en lui j'avois un ami pour toujours.

L I S E T T E.

C'est fort bien ! je vais dire à Madame le zèle
Qu'en bon fils vous mettez à vous rendre auprès d'elle.

SCÈNE VII.

LISIMON, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frère, à moins que de le voir,
 Un tel aveuglement ne se peut concevoir.
 Eh quoi, vous oubliez une femme, une fille,
 Tous les doux sentiments qu'inspire une famille;
 Pour ne vous occuper que d'un demi savant,
 Qui vient on ne sait d'ou, dangereux intrigant,
 Qui si vous n'y veillez, dans peu de temps peut-être
 Plus que vous, malgré vous, sera chez vous le maître.

LISIMON.

Maïs vous qui m'en parlez d'un ton aussi tranchant,
 Et venez près de moi le traiter d'intrigant,
 Le connoissez vous bien?

ARISTE.

Ce qu'on m'en à pu dire
 Sur son compte, mon frère, à suffi pour m'instruire

LISIMON.

Du mérite envie c'est le sort général.
 Pour le perdre, il faut bien qu'on en dise du mal.
 Non vous ne savez pas quel homme ce peut-être,

Et pour le bien juger, il faut le bien connoître.
 Mon frère apprenez donc tout ce que je lui dois.
 Avant de l'avoir vu, là, qu'étois-je autres fois ?
 Bon homme, j'en conviens; mais comme un vrai barbare
 Au commerce livré, j'étois un franc ignare ;
 Sachant ce qu'en un mois rapportoient vingt écus :
 Mais il ne me falloit rien demander de plus.
 Aussi quand devant moi l'on parlait de science,
 Je sentoís à regret toute mon ignorance ;
 Et j'eusse abandonné la moitié de mon bien ,
 Pour me pouvoir mêler dans un docte entretien.
 D'ailleurs l'obscurité fit toujours mon supplice.
 Et je ne sache pas d'assez grand sacrifice
 Que je n'eusse tenté pour en pouvoir sortir,
 Alors que Philintrie à mes yeux vint s'offrir.
 Ce fut dans un Lycée ou sur la politique
 Il pérora parbleu d'un ton si pathétique ,
 Que moi, qui n'étois pas alors grand connoisseur,
 Je me sentis ravi jusques au fond du cœur ,
 Dès ce jour, Philintrie en homme de génie,
 Dévoilant mon penchant pour la Philosophie,
 Devina mes succès, et me prenant la main,
 Vous sentez, me dit-il, et vous irez très-loin.
 Je me charge de vous. Depuis ce jour la même,
 Il ne me quitte plus, tant son zèle est extrême.
 Il m'apprend à ne point agir par sentiment,
 Mais à ne suivre en tout que le raisonnement :
 Et Veut qu'on pense, avant d'être utile à personne,
 Tant, avant que d'agir, il veut que l'on raisonne.
 Aussi, grâce à ses soins, dans toute ma maison,
 Nous ne connoissons plus que principe, raison ;

Et la moindre action n'y sauroit être admise ,
Qu'on ne l'ait avant tout soumise à l'analyse.

A R I S T E.

Mais vous extravaguez , mon frère , assurément ,
Et jamais on ne vit un pareil engouement.
Quoi , parcequ'il professe une étrange manie ,
Qui lui mériteroit un brevet de folie ,
Philintrigue est pour vous un homme précieux.

L I S I M O N.

Que ne m'en faites vous un homme dangereux ?

A R I S T E.

Mais votre Philintrigue , à vous parler sans feinte ,
Est bien pour vous donner quelque sujet de crainte.
C'est un de ces esprits inquiets , remuants ,
De ce qu'ils n'ont pas fait sans cesse mécontents ;
Amis des nouveautés , grands faiseurs de systèmes ,
Qui , pour qu'on parle d'eux , écriroient contre eux mê-
Petits cerveaux bornés , Philosophes Bourgeois , (mes,
Croyant à l'univers devoir dicter des lois ;
De tous Gouvernements censeurs incendiaires ;
Détracteurs insensés du culte de nos pères ;
Qu'on voit nouveaux Titans escalader les cieux ,
Qui chez un Peuple Athée iroit prêcher les Dieux ;
Et qui pour un principe admis en théorie
Sacrifieroient enfin jusques à la Patrie.

LISIMON.

Ariste , ce discours sent bien fort son dévot ,
 Et si l'on vous croyoit on ne diroit plus mot.
 Il suffit , je le sais , pour pouvoir vous déplaire ,
 Qu'on orne son esprit , qu'on s'instruise , et s'éclaire ;
 Et vous trouveriez bon que pour vous contenter ,
 Vers les temps d'ignorance on nous fit remonter.

ARISTE.

Des vôtres voila bien le langage ordinaire.
 Qui blâme leur folie abhorre la lumière ,
 Et dès qu'on veut les rendre à la saine raison ,
 On devient ennemi de toute instruction.
 Non. J'aime autant que vous , mon frère , la science ;
 Mais je préférerois mille fois l'ignorance ,
 A vos demi-savants qui croiroient s'abaisser
 Si comme tout le monde ils avoient pu penser .
 Ils veulent être neufs , et ne sont que bisares ;
 Fléaux des vrais savants , qui sont déjà si rares ;
 D'autant plus dangereux qu'ils ont dans leurs erreurs
 Ce fanatisme enfin qu'ils blâmeroient ailleurs.

LISIMON.

Allons , continuez , déchargez votre bile.

ARISTE.

Laissons cela , mon frère , et parlons de Florville.
 Il aime votre fille.

LISIMON.

Eh bien , tant pis pour lui ;
Car un autre la doit épouser aujourd'hui

ARISTE.

Mais à Clarisse enfin si Florville a su plaire.

LISIMON.

Eh bien , tant pis pour elle.

ARISTE.

Il se pourroit , mon frère ,
Que vous brisiez deux cœurs que vous même autres fois
Desiriez réunir sous les plus douces lois.

LISIMON.

Oui , mon frere.

ARISTE.

Florville a-t-il pu vous déplaire ?
Sur son compte auriez vous quelque reproche à faire ?

LISIMON.

Je ne dis pas cela.

ARISTE.

Mais enfin la raison ?

LISIMON.

C'est que je ne veux plus le voir dans ma maison.

ARISTE.

Mais encor qu'a-t-il fait ?

LISIMON.

Ce qu'il a fait ? Merveille.

Mais je veux à mon tour lui rendre la pareille.
Oser me critiquer. Puis je suis prévenu
Qu'à l'institut, là bas, il n'est pas très-connu.
Je veux qui m'y protège, et le Monsieur Florville
Avec son bel amour peut bien rester tranquille.

ARISTE.

Mais enfin . . .

LISIMON.

Mais enfin, cessons là tous débats.
Je ne veux pas de lui, qu'on ne m'en parle pas.

ARISTE.

Cependant . . .

LISIMON.

Cependant, Monsieur, ne vous déplaie,
Je vous quitte, et vous laisse en parler à votre aise.
(il sort)

SCENE VIII.

ARISTE.

JE crains pour son amour un fâcheux avenir,
 Et des refus de l'oncle il le faut prévenir.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, LISETTE.

CLARISSE.

Que me dis-tu, Lisette, et que viens tu m'apprendre?

LISETTE.

De votre oncle à l'instant ce que je viens d'entendre;

CLARISSE.

Quoi Florville ?

LISETTE.

Oui , Florville est banni sans retour ,
Et devinez l'époux qu'on vous donne en ce jour ?

CLARISSE.

Que sais-je ?

LISETTE.

Philintrigue.

CLARISSE.

Ah ! ma chère Lisette ,
J'en mourrai de douleur.

L I S E T T E.

La ressource est parfaite
Dès-lors plus d'embarras.

C L A R I S S E.

Mais contre un tel hymen,
Que veux tu que je fasse ?

L I S E T T E.

Il n'est qu'un seul moyen,
C'est de le refuser.

C L A R I S S E.

Mais que dire à mon Père ?

L I S E T T E.

Qu'un pareil mariage est fait pour vous déplaire.

C L A R I S S E.

Mais s'il persiste ?

L I S E T T E.

Eh bien , respectueusement
Il faut le refuser aussi très-constamment.
Lui dire que voulant être heureuse en ménage,

Vous n'avez point de goût pour un tel mariage ;
 Que vous ne voulez point pour époux d'un pédant
 Qui vous régenteroit comme on fait un enfant ;
 Et que vous resterez fille toute la vie ,
 Si l'on ne vous marie au gré de votre envie.

CLARISSE.

Mais s'il le veut enfin ?

LISETTE.

S'il le veut ? tenez bon.
 Et puis je lui saurai faire entendre raison.
 D'abord vous me verrez , faisant tête à l'orage ,
 Du ton philosophique employer le langage.
 Il aime à disputer ; je le servirai bien.
 Je saurai , croyez moi , ne lui céder en rien.

CLARISSE.

Que je crains ce moment. Il me trouble , il m'accable.
 L'autorité d'un père est toujours redoutable.

LISETTE.

Je l'entends qui s'avance. Allons , ferme , du cœur.

SCÈNE II.

41

CLARISSE, LISETTE, LISIMON.

LISIMON.

MA fille , j'ai toujours désiré ton bonheur ;
 Mais je veux l'assurer par un hymen sortable ,
 Et j'ai fait choix pour toi d'un époux estimable.
 Il ne doit qu'à lui seul ses titres , sa grandeur ,
 Et l'on cite son nom par-tout avec honneur.
 Je t'aurois autres fois fait Marquise , ou Comtesse ;
 Aujourd'hui , les talents tenant lieu de noblesse ,
 Il nous faut , pour sortir de notre obscurité ,
 Par l'esprit acquérir de la célébrité.
 Philintrie , l'époux que je donne à ma fille ,
 Est donc celui qui doit illustrer ma famille.
 Parmi tous nos Savants il est fort en crédit.
 Même en certains journaux l'on vante son esprit.
 Et son nom inséré dans l'article mélanges ,
 T'obtiendra dans l'Europe un tribut de louanges.

CLARISSE.

Mais , mon Père , Florville . . .

LISIMON.

Il n'y faut plus penser
 Et m'oser en parler , ce seroit m'offenser.

CLARISSE.

Mais pourtant

LISIMON.

Mais pourtant il faut, Mademoiselle,
Faire ce que je veux. Ma bonté paternelle
Pourroit bien se lasser, je vous en avertis;
Ainsi réfléchissez à ce que je vous dis.

LISETTE.

Ah ça, vous qui voulez, Monsieur, que l'on raisonne,
Est-on libre d'aimer telle ou telle personne?
Et quand vous desirez assurer son bonheur,
Pourquoi lui refuser l'objet cher à son cœur,
Et vouloir la forcer d'épouser, pour vous plaire,
Un homme qu'elle hait?

LISIMON.

Ce n'est pas votre affaire.

LISETTE.

Pardonnez moi, Monsieur; car j'aime la raison,
Et vous la blesseriez avec cette union,
Non vous ne ferez pas un pareil mariage.

LISIMON.

Pourquoi non, s'il vous plait?

LISETTE.

C'est que vous êtes sage.

LISIMON.

Eh bien vous allez voir qu'en un sujet pareil ,
De Lisette il faudra que je prenne conseil.

LISETTE.

Tenez , pour plaire à femme encor jeune et jolie ,
Il ne faut pas , Monsieur , parler philosophie.
Que faire d'un mari qui tout le long du jour ,
Au lieu de le prouver , raisonne son amour ?
On s'ennuie avec lui , puis le diable en silence . . .

LISIMON.

Supprimez , s'il vous plaît , un discours qui m'offense.

LISETTE.

Comment , vous qui voulez que tout soit discuté ,
Pour une objection l'on vous voit emporté ?

LISIMON.

Oui , je m'emporte alors que l'on me contrarie.

LISETTE.

Ou donc est l'ascendant de la philosophie
Qui veut que de sang froid tout soit examiné ,
Et qu'on n'admette rien qui ne soit raisonné ?

LISIMON.

C'est fort bien , mais enfin je veux que l'on se taise,
Et que pour son mari Philintrie lui plaise.

L I S E T T E.

Je veux que l'on se taise ?

L I S I M O N.

Oui.

L I S E T T E.

C'est un piège, bon !
 Vous tenez trop, Monsieur, à la discussion.
 Si du raisonnement laissant là la science,
 Je vous obéissois, et gardois le silence;
 C'est bien alors vraiment que pour la vérité
 Vous me reprocheriez mon peu de fermeté.
 Je vous connois trop bien, vous aimez qu'on discute.

L I S I M O N.

Te tairas tu ?

L I S E T T E.

Non, rien, Monsieur ne me rebute,
 Quand il faut discuter. Vous même l'avez dit,
 C'est la discussion qui nous forme l'esprit.

L I S I M O N. (*dépit*)

Mais ce n'est pas ici comme à notre séance.

L I S E T T E.

Mais la raison par-tout doit nous guider, je pense.

LISIMON.

Oh bas raison , raison. Moi seul je veux l'avoir ,
Et que ma fille enfin se range à son devoir.

LISETTE.

Son devoir est , Monsieur , en fait de mariage ,
Pour y vivre toujours en femme honnête et sage ,
De n'en pas contracter avec qui lui déplaît.

LISIMON.

C'est donc ainsi qu'on pense à suivre mon projet.
Mais que je saurai bien forcer ma fille à prendre
L'homme qu'avec raison j'ai choisi pour mon gendre.

LISETTE.

Oh ! nous ne craignons plus maintenant le couvent.

LISIMON.

Clarisse , cette fille , et son ton insolent ,
M'ont mis tout hors de moi. Déjà , sans votre mère ,
Je vous l'aurois chassée et de belle manière.
Ne l'écoutez donc pas. Je vais dans le jardin
Pour me remettre un peu de ce discours chagrin.
Vous lorsque vous verrez ce futur estimable ,
Songez qu'il lui faut faire un accueil favorable.

(Il sort)

SCÈNE III.

CLARISSE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien, c'est donc ainsi que vous me soutenez;
Et contre cet hymen que vous vous défendez?

CLARISSE.

Pouvois je en dire plus, sans offenser un pere?
Devois-je, en résistant, m'attirer sa colère?

LISETTE.

Non. Et vous ferez bien d'un air paisible et doux
De prendre Philintrie aujourd'hui pour époux.
Oui, plus je réfléchis sur votre humeur tranquille,
Plus je crains d'avoir pris une peine inutile;
Et même il se pourroit, je le dis sans aigreur,
Que j'eusse mal connu le fonds de votre cœur,
Peut-être Philintrie, hier fort haissable,
Vous sembloit-il alors un parti desirable.

CLARISSE.

Comment peux tu, Lisette, en ce cruel moment,
Me traiter de la sorte?

LISETTE.

Eh non. C'est que vraiment
Je commence à sentir l'heureuse destinée

Que peut vous apporter un semblable hymenée.
 Un savant pour mari ! C'est à n'en plus finir.
 Vous allez voltiger de plaisir en plaisir.
 Point de Thés, il est vrai, de bals ni de spectacles ;
 Mais des bureaux d'esprit vous aurez les oracles.
 C'est à se pâmer d'aise ! Enfin vous entendrez
 Tout ce qu'on dit ici. Quel plaisir vous aurez !
 Et puis dans les grands jours, pour faveur singulière,
 Madame à l'Athénée entrera la première.

CLARISSE.

Comme tu prends plaisir à me désespérer.

LISSETTE.

Mais c'est qu'excepté vous, on ne peut rencontrer
 Pour un semblable hymen de plus docile fille.
 A vingt ans obéir encore à sa famille.
 Cela ne se voit plus.

CLARISSE.

Cesse de plaisanter ;
 Si ma peine te touche, il faut sans hésiter,
 Lisette, m'en tirer.

LISSETTE.

C'est bien dit ; mais de grace
 Quel moyen prendrons nous ? Car tout vous embarrasse.
 Et puis le Philintrie est un Monsieur rusé
 Qui ne donnera pas dans quelque piège usé.

CLARISSE.

Je m'en rapporte à toi; mais sois sure d'avance
Que je saurai t'aider.

LISETTE.

Oh ! Oui , par le silence.

CLARISSE.

Non , sois sure Lisette

LISETTE.

Allons , mon amié
Veut bien encor de vous avoir quelque pitié.
D'abord .. Oh non .. Eh mais .. Tentative inutile ..
Si fait pourtant , et oui , le moyen est facile .
Et peut nous réussir.

CLARISSE.

Ah Lisette , voici
Florville qui pourra nous aider en ceci.

SCÈNE IV.

LISETTE, CLARISSE, FLORVILLE.

FLORVILLE.

O , ma chère Clarisse , en dois-je croire Ariste !

CLARISSE.

Cela n'est que trop vrai.

LISSETTE.

Ce ton dolent et triste
Est touchant, j'en conviens; mais ne changeroit rien.
Ainsi donc commençons par changer d'entretien.

(à Clarisse)

D'abord si vous voulez rompre ce mariage,
Vous, près de votre mère ayez l'air, le langage
D'une fille éperdue, et qui veut à tout prix
Qu'on lui donne l'amant à son cœur tant promis.

FLORVILLE.

Ah! que dis tu, Lisette; as-tu donc le délire?

LISSETTE.

Mon Dieu, que je sais bien comme il faut se conduire.

(du ton de la raillerie)

Madame est très-sensible, et les grands sentiments
Chez elle ont toujours eu des effets surprenants.
Soyez donc, auprès d'elle, une tendre victime
Qui se sauve des mains d'un Tyran qui l'opprime;
Implorez son appui contre un pere inhumain;
Surtout des cœurs aimants déplorez le destin;
Nommez lui Philintrie; et vous verrez Madame
Prompte à rompre un hymen qui désole votre ame.

D

FLORVILLE.

Madame...

CLARISSE.

Quoi, ma mere...

LISETTE.

Il n'en faut pas douter,
 Blâmera cet hymen fait sans la consulter.
 Alors vous citerez l'ordre de votre pere.
 Ce mot n'excitera qu'un peu plus votre mere.
 Oui cet ordre donné, sans avoir son aveu,
 Va contre son mari la mettre toute en feu.

FLORVILLE.

Il se pourroit?.....

LISETTE.

Et puis elle est trop enchaînée
 Pour consentir qu'on fasse un semblable hymenée.

CLARISSE.

Mais, comment?

LISETTE.

Philintrigue est l'objet de ses vœux.
 Non que je veuille au moins, par de pareils aveux,
 Dire qu'elle nourrisse, en secret, dans son ame,

Pour son cher Philintrie, une coupable flamme.
 Mais il est si flatteur de plaire, et de charmer,
 Qu'elle a quelque plaisir à se laisser aimer.
 Et ce seroit pour elle une mortelle offense
 Si sa fille sur elle avoit la préférence.
 Car enfin si l'hymen venoit vous l'engager,
 Philintrie bientôt pourroit la négliger,
 Il lui tient fort au cœur, et dès ce jour, j'espere,
 Cet hymen est rompu graces à votre mere.

FLORVILLE.

Mais si pourtant....

LISETTE.

Eh mais croyez qu'en vérité
 Madame le romproit par contrariété;
 Pour vous, Monsieur Florville allez auprès du pere
 Et pour Clarisse au moins sachez vous contrefaire.

CLARISSE.

Oui, si je vous suis chere, au lieu d'en plaisanter.
 Approuvez sa manie, et sachez la flatter.

LISETTE.

Admirez bien surtout son pénétrant génie.
 Dites qu'il ira loin dans la philosophie.
 Même faites lui voir comme un glorieux but
 Qu'il pourroit comme un autre entrer à l'Institut.

FLORVILLE.

Qui ? Moi ? que jusques là je flatte sa folie ?
Ce seroit par trop loin pousser la raillerie.

LISETTE.

Bon Dieu, dites toujours, et bientôt vous verrez
Qu'il en croira bien plus que ce que vous direz.
Jamais un Philosophe a-t-il pris pour offense
Un compliment outré, quand c'est lui qu'on encense.

FLORVILLE.

Mais cependant Lisette ...

LISETTE.

Il faut s'y décider.
Allez, de mon côté je saurai vous aider.

FLORVILLE.

Je n'use qu'à regret d'un pareil artifice
Mais on peut tout oser pour obtenir Clarisse.
(*Clarisse et Florville sortent*)

SCENE V.

LISETTE.

Maintenant que j'ai su disposer nos amants
A bien jouer leur rôle, employons les moments.

Jouons aussi le notre. Il faut que Philintrigue
Apprenne que Lisette est son maître en intrigue.
Mais je l'entends, fuyons. Il voudroit m'arrêter,
Et c'est ce que je veux pour l'instant éviter.

(*elle sort*)

SCÈNE VI.

PHILINTRIGUE, GERMAIN.

PHILINTRIGUE.

Tu devrois bien, Germain être un peu plus agile.

GERMAIN.

Mais je ne saurois être aux champs et dans la ville.
Et Paris est si grand qu'on n'en finit jamais.
Au moins vos créanciers se trouvent au palais.
Mais pour le reste il faut vingt courses différentes.
Du Roule, il faut aller jusqu'au jardin des plantes,
Puis à l'Observatoire, et puis, sans m'arrêter,
Au fauxbourg S.t Laurent vite il me faut trotter :
Non sans risquer cent fois, à travers les voitures,
Des malheureux piétons les tristes aventures.
Heureusement qu'enfin m'en voila revenu.

PHILINTRIGUE.

Qu'as tu fait à Paris ?

GERMAIN.

Je n'ai rien obtenu.
 J'ai vu tous les commis. On vous donne espérance,
 Mais avec tout cela je vois que rien n'avance.
 Pour vous, puis-je savoir, sans indiscretion,
 Ce que vous espérez faire en cette maison?
 Car à bien voir, Monsieur, si je puis m'y connoître,
 Vous n'y demeurez pas pour les beaux yeux du maître.

PHILINTRIQUE.

Moi que je puisse aimer un Monsieur Lisimon?
 Ah! Germain, il faudroit que je fusse bien bon!
 Comment aimer un sot qui, dans son lourd délire,
 Même alors qu'il m'endort, prétend que je l'admire;
 Et qui, Midas parfait, a la prétention
 D'avoir d'un bel esprit la réputation?

GERMAIN.

Mais, Madame, du moins...

PHILINTRIQUE.

C'est une autre folie.
 Sa sensibilité me fatigue et m'ennuie.
 Elle veut attendrir encore à cinquante ans,
 Vous parle de son cœur, de tendres sentiments,
 Se croit jeune à passer pour la sœur de sa fille,
 Prend les mêmes couleurs, comme elle elle s'habille,
 Feint l'air d'une novice, a le ton enfantin,

Le timide regard, le modeste maintien;
 Mere de grands enfants fait la Vénus pudique,
 Et vante les douceurs de l'amour platonique;
 Mais malgré ce jargon d'un feu spirituel,
 La Dame aimeroit fort l'amour matériel.
 Oui, tous ces doux propos d'un cœur sensible et tendre,
 Disent honnêtement que l'on voudroit se rendre,

GERMAIN.

Eh bien, en vous voyant demeurer en ces lieux
 J'aurois cru que Madame avoit fixé vos vœux.

PHILINTRIGUE.

Quoi, mon pauvre Germain, tu serois assez bête
 Pour m'avoir cru flatté d'une telle conquête?

GERMAIN.

Ecoutez donc, Monsieur, vous etes si changeant,
 Et vous jouez par fois si bien le sentiment.

PHILINTRIGUE.

Quoi lorsque dans Paris je pourrois à mon age
 Trouver mille beautés dignes de mon hommage,
 Je viendrois, m'enterrant dans ce triste séjour,
 Filer, aux pieds d'Elvire un ridicule amour?
 Non. Mais puisqu'il me faut pour la rendre accessible,
 Être homme à sentiments, moi je suis très sensible.
 Aussi j'ai réussi. Car Elvire en secret,

Prend mes soins, mes égards, pour un amour discret.
 Je le lui laisse croire, et même j'accrédite
 Une erreur dont ici chaque jour je profite.
 Mais si l'amour pouvoit m'arrêter en ces lieux.
 Elvire n'auroit pas mes soupirs, ni mes vœux.

GERMAIN.

Je comprends. Votre cœur préféreroit sa fille.

PHILINTRIGUE.

Ma foi, je n'aime rien de toute la famille.

GERMAIN.

Clarisse n'est pas mal.

PHILINTRIGUE.

Oui. Mais pour les amants,
 Clarisse n'en est plus au terme des Romans,
 Je la crois peu novice, et même je soupçonne
 Qu'elle a plus d'un amant la petite personne.

GERMAIN.

Puisque vous n'avez pas de desseins amoureux,
 Nous allons donc enfin faire ici nos adieux.

PHILINTRIGUE.

Non. J'y reste, Germain. La fortune inconstante
 Commence à s'y montrer pour moi plus complaisante.

Plutus dans Lisimon est le Dieu que je sers.
 Je flatte sa manie, et même ses travers.
 Je vous le fais auteur, et dès ce jour, je pense,
 Je verrai le succès couronner ma constance.
 Oui cet écrit, Germain, dont il se croit l'auteur
 Dont je ne suis pour lui que l'humble rédacteur
 Fait tant de bruit qu'enfin la Police sévère
 Auprès de Lisimon m'a rendu nécessaire.

GERMAIN.

Monsieur, tout ce bruit là n'annonce rien de bon.
 Cet écrit pourroit bien nous mener en prison.
 Oui sans vouloir, Monsieur, tracer votre conduite,
 Croyez moi prudemment délogeons au plus vite.

PHILINTRIGUE.

Treuve à tes sots avis, et, sans plus raisonner,
 Viens voir ce que chez moi je pourrai t'ordonner.

GERMAIN. (*à part*)

Voilà comme ils sont tous. La raison ne les touche,
 Et n'a de poids pour eux qu'en sortant de leur bouche.

PHILINTRIGUE.

Plait-il ?

GERMAIN.

Oh ! Je suis fait pour souffrir vos humeurs.

PHILINTRIGUE.

C'est que je n'aime pas les valets raisonneurs.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTRIGUE, ELVIRE.

PHILINTRIGUE.

Pourquoi nous fuyez vous ?

ELVIRE.

Je souffre le martyre.
Je suis dans un état que je ne saurois dire.
C'est vous qui me valez, Monsieur, ce traitement.

PHILINTRIGUE.

Moi ?

ELVIRE.

Vous même, Monsieur.

PHILINTRIGUE.

Mais, Madame, comment ?

ELVIRE.

Oui, contre moi, Monsieur, décide qu'une mere
N'a pas sur ses enfants plus de droits que le pere.

Et vous ne voyez pas que votre opinion
 Peut mettre entre nous deux de la division.
 Vous que j'aurois du croire , au moins par déférence
 Devoir en ma faveur user de complaisance ,
 Je vous vois appuyer l'avis de Lisimon.
 Vous conviendrez pourtant que j'avois bien raison.

PHILINTRIGUE.

Sans doute. Mais pouvois-je aussi, sans imprudence,
 Sur tous les points enfin prendre votre défense ?

ELVIRE.

Non. Mais, sans approuver tous mes raisonnements ,
 Vous pouviez exprimer les mêmes sentiments ,
 Blâmer les siens , enfin prouver qu'il déraisonne.

PHILINTRIGUE.

Voilà ce que jamais l'on ne prouve à personne.

ELVIRE.

Et puis pour moi , mon cher , vous etes trop discret.

PHILINTRIGUE.

Qui ? Moi ? J'aurois pour vous pu garder un secret ?

ELVIRE.

Envain vous affectez de ne me pas entendre.

PHILINTRIGUE.

En vérité, d'honneur, si je puis vous comprendre.

ELVIRE.

Cependant j'aurois cru que je méritois bien,
Sur cet hymen, Monsieur, quelques mots d'entretien.

PHILINTRIGUE.

Que parlez vous d'hymen, Madame, je vous prie ?
Qui ? Moi ? Me marier ? C'est une calomnie.
Je vous l'ai dit cent fois, je crains trop les soucis
Qu'après de leurs moitiés, nous voyons aux maris.
Quoi ? Quand je puis jouir des plaisirs de mon âge,
J'irois, m'enterrant vif dans le sein d'un ménage,
M'entourer d'une femme, et d'un trio d'enfants,
Fuir mes sociétés, négliger mes talents,
Abandonner mes goûts, mon amour pour l'étude,
M'apprêter des regrets et de l'inquiétude,
Sacrifier enfin jusqu'à ma liberté,
Et pour le triste honneur de la paternité ?
Il vaudroit tout autant renoncer à la vie.

ELVIRE.

Mais cependant, Monsieur....

PHILINTRIGUE.

Pure plaisanterie.

Non, vous n'y croyez pas, Madame, assurément.
Je ne dis pas qu'un jour je n'agisse autrement.

On peut à cinquante ans, c'est l'âge des retraites,
Vouloir se marier pour acquitter ses dettes.
Mais à trente ans, Madame ?

ELVIRE.

Eh quoi, votre union
Avec Clarisse est elle un jeu de Lisimon ?

PHILINTRIGUE.

J'ignorois tant d'honneur, car le futur beau-père
M'en a jusqu'à présent, Madame, fait mystère.

ELVIRE.

Ah ! Je respire enfin. Monsieur mon cher époux,
Nous verrons à présent qui d'Elvire, ou de vous,
Saura dans cette affaire emporter la balance.
Et moi qui vous croyois tous deux d'intelligence.
Je vous faisois injure. Oui, j'aurois dû penser,
Connaissant votre cœur, qu'il ne pouvoit former
Un hymen qui pour vous au fait n'est pas sortable.

PHILINTRIGUE.

Je ne dis pas cela...

ELVIRE.

Vous êtes trop aimable.
Clarisse, j'en conviens, est assez bonne enfant

Elle est douce , sensible , a le cœur excellent ,
 Mais avec tout cela , ce n'est pas là la femme
 Qu'il faut pour un savant.

PHILINTRIGUE.

Epargnez moi, Madame.

ELVIRE.

Vous faites le modeste. Allons n'en parlons plus ,
 Puisque je puis enfin compter sur vos refus.

PHILINTRIGUE.

Ce n'est pas là le mot. Mais vous croyez , j'espere,
 Que je n'aurois rien fait sans l'aveu d'une mere
(D'un ton tendre.)

Vous connoissez , mon cœur , et savez si jamais
 Il a pu vous cacher ses plus chers intérêts.

ELVIRE.

*(Dans le reste de cette scène
 d'un ton sentimental.)*

Oui , mon cher Philintrie , à présent l'artifice
 Se découvre à mes yeux , et je vous rends justice.
 Lisimon n'a voulu que cette occasion ,
 Pour me forcer enfin à quitter sa maison.
 Eh bien je l'abandonne. Aussi bien je suis lasse
 D'avoir auprès d'un sot à disputer ma place.
 Ma sensibilité fit toujours mon malheur.
 Mais on cesse à la fin d'écouter son bon cœur.

Puisque de la discorde il a jetté la pomme ,
Je ne saurois plus vivre avec un pareil homme.

PHILINTRIGUE.

Vous méritiez sans doute un sort tranquille et doux.

ELVIRE.

Oh ! oui. Je méritois un plus sensible époux.
Mais mes parents , mon cher , abusant ma jeunesse ,
En me sacrifiant , n'ont vu que la richesse.
Aussi , mon cher ami , mon trop sensible cœur ,
Envain sans le trouver , a cherché le bonheur.
Je n'ai connu qu'ennuis , que chagrins , qu'esclavage ,
Que vous dirai-je enfin , l'enfer dans mon ménage.
Cependant ma bonté , par des ménagements ,
Supporta ses défauts , et ses égarements.
Mais qu'il ne pense pas que sans éclat j'endure
Qu'il joigne à tous ses torts cette nouvelle injure.
Je veux de mes chagrins voir terminer le cours.
Oui de la loi je veux implorer le secours.
Des époux malheureux elle écoute les peines ,
Et sait les délivrer de leurs pesantes chaines.

PHILINTRIGUE.

Mais j'entends Lisimon qui porte ici ses pas.
Je vous laisse avec lui terminer ces débats.

ELVIRE.

Oh non pas , s'il vous plait. J'aurai la jouissance
D'entendre vos refus , tromper son espérance.

PHILINTRIGUE.

Mais vous n'y pensez pas.

ELVIRE.

Hésiteriez vous ?

PHILINTRIGUE. (*à part.*)

L'entretien sera vif. Allons, amusons nous.

SCÈNE II.

ELVIRE, PHILINTRIGUE, LISIMON.

ELVIRE.

Vous ne me cherchiez pas ici je m'imagine.

LISIMON.

J'en conviens, et je vois à votre humeur chagrine
Que vous auriez mieux fait chez vous de demeurer.
Car vous venez encor pour me contrecarrer.

ELVIRE.

(puisse

Fort bien; mais vous, Monsieur, croyez vous que je
Vous voir sans mon aveu disposer de Clarisse.

LISIMON.

Mais vous, Madame, vous, croyez vous donc aussi
Que je puisse souffrir qu'on se conduise ainsi.
Vouloir me dominer!

PHILINTRIGUE (à Lisimon.)

Ah! voilà bien les femmes!

LISIMON.

Non ce n'est pas ainsi qu'on regne sur nos ames.
Une femme a bientôt perdu tout son pouvoir,
Quand de la déférence elle fait un devoir.
Et nous lui faisons voir enfin ce que nous sommes.

ELVIRE.

Quoi, me parler en maître!

PHILINTRIGUE (à Elvire.)

Ah! voilà bien les hommes!

ELVIRE.

Croyez vous réussir par cet aimable ton?

PHILINTRIGUE (à Elvire.)

C'est bien là d'un Despote.

LISIMON.

Oui lorsque la raison . . .

ELVIRE.

Ah! cessons un débat, Monsieur, qui me fatigue.

E

(*Entrée*) LISIMON.

Eh bien, le voulez vous ? Consultons Philintrigue.

ELVIRE (*à Philintrigue avec dépit.*)

Mais parlez donc, Monsieur.

PHILINTRIGUE.

Mais me convient-il bien
Sur ce projet d'hymen de m'expliquer en rien.
Car quelque soit ici le parti que j' prenne,
De l'un des deux alors je m'attire la haine.
J'accrois entre vous deux, par ma décision,
Le sujet malheureux de la division.
Ne me pressez donc pas d'en dire dire d'avantage.
Respectez mon silence, et, sur ce mariage,
Sans prétendre juger de mon intention,
Approuvez le motif de ma discrétion.

ELVIRE.

Un tel détour, Monsieur, a droit de me surprendre.

LISIMON.

Quoi ? Refuseriez vous de devenir mon gendre ?

ELVIRE.

Il ne le sera pas, je vous en avertis.

PHILINTRIGUE (*à Lisimon.*)

Tenez bon.

LISIMON (*à Elvire*)

Je n'ai pas besoin de votre avis.

PHILINTRIGUE (*à Elvire*)

Ne cédez pas.

ELVIRE.

Sans moi vous mariez ma fille ?

LISIMON.

Eh mais, ne suis je pas maître de ma famille ?
Ce que j'ai résolu de faire en ma maison ,
J'entends que tout le monde aussi le trouve bon.
Oui, je veux que chacun à moi se réunisse
Pour embrasser en lui le mari de Clarisse.

ELVIRE.

Il ne l'est pas encore , et je ne puis penser
Que malgré moi , Monsieur , puisse enfin l'épouser.

PHILINTRIGUE (*à part*)

Cela ne va pas mal.

LISIMON.

Ah je ferai connoître
Qui, de vous, ou de moi, doit être ici le maître.

Je sais que votre droit est celui du plus fort.
Mais sachez que je puis disposer de mon sort.
Oui je prédis qu'avant qu'un tel nœud les unisse,
Vous me verrez, Monsieur, implorer la justice,
Et de nos Tribunaux invoquer les arrêts,
Pour que de vous la loi me sépare à jamais.
Oui, Monsieur, le divorce, avant ce mariage,
Montrera si je sais supporter un outrage.
Maintenant je vous laisse, et c'est à vous de voir
Si vous devez servir ou tromper mon espoir.

(elle sort.)

SCÈNE III.

LISIMON, PHILINTRIGUE.

LISIMON.

Comme elle s'est fâchée! Oui, Monsieur, le divorce.
Elle croit donc vraiment me gouverner par force
Oh que non, s'il vous plait.

PHILINTRIGUE.

Allons, modérez vous.

LISIMON.

Non, vous êtes trop bon. Car enfin entre nous
C'est votre cause ici dont je prends la défense,
Et je ne conçois pas, moi, votre patience.

PHILINTRIGUE.

Sans doute, mon ami, vous voulez mon bonheur.
Mais raisonnons, mon cher, et surtout point d'humeur.

LISIMON.

Que veut dire ceci ?

PHILINTRIGUE.

Votre amitié m'est chère,
Et mon unique vœu seroit de vous complaire.
Mais quand mon intérêt peut dans votre maison
Être un sujet de trouble et de division,
Je dois à l'amitié, je me dois à moi-même
D'éclairer un ami que j'honore et que j'aime.
Et si dans son projet il vouloit persister.
Je me dois de savoir aussi lui résister.

LISIMON.

Ainsi, sans nul détour, vous refusez ma fille.

PHILINTRIGUE.

Oui, si je laisse ainsi la paix dans la famille.
Et puis faut-il, mon cher, vous parler franchement,
Je n'ai pas pour l'hymen le plus léger penchant.
Et je tiens que tous ceux qui prétendent se faire
Un nom, qui soit connu du monde littéraire,
En rêvant jour et nuit à de nouveaux écrits,
Courrent risque souvent d'être de sots maris.

Vain propos d'un plaisant qui ne cherche qu'à rire.
 Je vois trop le motif mon cher qui vous inspire.
 Vous êtes bon. Elvire aura su vous toucher,
 Et vous craignez alors de la désobliger.
 Pour moi, mon cher ami, je ris de sa menace,
 Et je veux dès ce soir que cet hymen se fasse.
 Si, contre mon espoir, son obstination
 Persistoit à vouloir rompre notre union,
 Qu'elle suive à son gré ses projets de divorce.
 Je ne souffrirai pas qu'on me mène par force.
 Et Lucinde...

PHILINTRIGUE.

Mon cher...

LISIMON.

Vous me parlez envain.
 Ce que j'ai résolu, je ne m'en départis point.
 Et je vais de ce pas jusques chez mon notaire,
 Afin de terminer aujourd'hui cette affaire.
 Vous songez à nos gens, je veux par tout moyen,
 Qu'on laisse aller en paix le parfait Citoyen. *
 (il sort.)

* Tous les faiseurs de politique ne tendoient à rien moins qu'à troubler l'ordre social avec des brochures dont le titre patriotique n'avoit rien que de très plausible, mais dont le fond étoit bien loin d'y répondre. J'ai cru pouvoir tourner en ridicule un titre bon en lui même, mais dont on a souvent fait une mauvaise application.

SCÈNE IV.

PHILINTRIGUE.

MA foi, puisqu'il le veut, il faut le laisser faire.

SCÈNE V.

PHILINTRIGUE, GERMAIN.

GERMAIN (*apportant un paquet de brochures*)
qu'il dépose sur le bureau)

Vos ordres sont remplis, et vous verrez, j'espère,
Que je m'acquitte bien de vos commissions.
J'ai fait dans chaque genre amplies provisions.
Tous livres bien nouveaux, qu'on cite pour modèles.
Mais les Romans sur-tout, et les pièces nouvelles
Y sont en plus grand nombre. Il en pleut à Paris.
Et ce sont là, Monsieur, les livres favoris.
Mais à propos Cléon, ni votre ami Dorlance
Ne pourront aujourd'hui se rendre à la séance.

PHILINTRIGUE.

Ni moi, non plus, Germain; car je pars à l'instant.

GERMAIN.

Eh mais qu'avez vous donc, Monsieur, de si pressant.

PHILINTRIGUE.

Il me faut acheter des étoffes nouvelles,
Des diamants sur-tout, et beaucoup de dentelles.

GERMAIN.

Et vous aussi, Monsieur, vous cédez au torrent,
 Et sans avoir le sol, vous vous faites marchand.
 (*Lisette paroît, et se met aux aguets*)

PHILINTRIGUE.

Eh non, je me marie.

GERMAIN.

Eh qu'elle est la famille
 Qui soit lasse, Monsieur, de nourrir une fille,
 Pour s'en remettre à vous du soin de son bonheur?

PHILINTRIGUE.

Il n'est point de parti, Germain, qui soit meilleur.
 On cede à mon mérite, et l'on me rend justice.
 Lisimon, en un mot me marie à Clarisse.
 » Clarisse n'est pas mal.

GERMAIN.

Oui. Mais pour les amants,
 » Clarisse n'en est plus aux termes des Romans.
 » Je la crois peu novice, et même je soupçonne
 » Qu'elle a plus d'un amant la petite personne.
 C'est vous qui l'avez dit: et je ne puis penser
 Comment, d'après cela, vous pouvez l'épouser.

PHILINTRIGUE.

Oui, j'en conviens, alors je pensois de la sorte.

GERMAIN.

Oui certain préjugé , qui malgré soi l'emporte ,
 Vous arrêtoit alors ; mais à présent , moins sot ,
 Vous passez par dessus , pour avoir une dot.

PHILINTRIGUE.

Eh mais , si l'on vouloit exiger d'avantage ,
 On verroit rarement se faire un mariage.

GERMAIN.

Eh que dira Florise ?

PHILINTRIGUE.

Ah j'oubliois tout net

Que j'avois à répondre à son pressant billet
*(Pendant le temps que Philintrieue écrit , Germain
 délie le paquet de brochures , et s'occupe à les
 ranger dans la Bibliothèque.)*

Elle aime les portraits , il faut la satisfaire ,
 Et ceux des Lisimon sauront je crois lui plaire.
 Ne les épargnons pas. Oui chacun , c'en est fait ,
 Y sera dans son jour d'un ressemblant parfait.
 En voila déjà trois frappants de ridicule.
 Mais Clarisse ? ... Qui ? Moi ? Je m'en ferois scrupule !
 Allons , mon cœur , allons point de lâche détour
 Et peignons en riant les fautes de l'amour.
 A la poste Germain tu mettras cette lettre.

GERMAIN.

(il sort.)

Oui Monsieur.

SCÈNE VI.

GERMAIN, LISETTE.

LISETTE (*sans être vue de Germain.*)

C'est bien dit, si je veux le permettre.

GERMAIN (*terminant de ranger les livres.*)Tout va bien par ici. Voyons de ce côté.
(*apercevant Lisette.*)

Eh qui t'amène ici ?

LISETTE (*en prenant la lettre.*)

La curiosité ?

GERMAIN.

Il est vrai sur ce point que ton sexe est fragile.
(*en faisant un geste pour reprendre la lettre
qu'il manque.*)

Mais c'est pour cette fois une peine inutile.

LISETTE.

Oh non pas s'il vous plait.

GERMAIN (*courant après Lisette.*)

Mais Lisette je veux....

L I S E T T E (*en échappant à Germain.*)

Mais Germain , je prétends ...

G E R M A I N (*continuant d'aller après
Lisette.*)

Nous verrons qui des deux ...

L I S E T T E (*mettant la lettre dans son
corset que Germain a l'air d'y
vouloir prendre.*)

J'entends quelqu'un : cachons ...

S C È N E V I I.

L I S E T T E , G E R M A I N , P H I L I N T R I G U E.

P H I L I N T R I G U E (*en voyant le geste
de Germain qui pendant toute cette
Scène se répètera.*)

Q ue vois-je ? Comment Diable ,
Je n'aurois jamais cru Germain si redoutable.

G E R M A I N (*d'un ton embarrassé.*)

Monsieur a-t-il encor quelqu'ordre à me donner.

P H I L I N T R I G U E.

Oui , j'oubliois Clitandre. Il y faudra passer.

GERMAIN.

Oui, Monsieur.

PHILINTRIGUE.

Dis-lui bien que je suis fort en peine
De ne l'avoir pas vu de toute la semaine.

GERMAIN (*Germain fait un nouveau
mouvement comme pour reprendre la lettre.*)

Oui, Monsieur.

PHILINTRIGUE.

Finis tu? Veux tu bien m'écouter?
Car ce jeu là commence à m'impatiser.

GERMAIN.

Oui, Monsieur.

PHILINTRIGUE.

Puis après tu porteras ma lettre.

GERMAIN.

Oui, Monsieur.

PHILINTRIGUE.

Ne vas pas manquer de la remettre.

GERMAIN (*il fait un nouveau
mouvement semblable aux précédents.*)

Non , Monsieur.

PHILINTRIGUE.

C'en est trop. Quoi , jusques sous mes yeux.
Cessez, Monsieur Germain , ces transports amoureux.
Lisette sais tu bien qu'ici , sans ma présence ,
Le Drôle pourroit bien prendre quelque licence.

LISETTE.

Quoi vous croyez ?...

PHILINTRIGUE.

Ma foi je crois en vérité
Que Lisette avec lui n'est pas en surêté.
(*à Germain.*)

Allons , pars.

GERMAIN.

Mais, Monsieur...

PHILINTRIGUE.

Point de mais.

GERMAIN.

Patience.

J'aurois deux mots à dire.

PHILINTRIGUE.

A Lisette, je pense.

Mais non pas à présent.

GERMAIN.

Mais souffrez, s'il vous plait...

PHILINTRIGUE.

Non je ne souffre rien d'un insolent valet.

(à Lisette.)

C'est toi qui le retiens. Tu ris de ton empire.

LISETTE.

J'en conviens; mais, Monsieur, je cede et me retire,
 Pourvu que vous vouliez, contre Monsieur Germain,
 Protéger ma retraite, en me donnant la main.

(ils sortent.)

GERMAIN.

Oui da! C'est son affaire. Et puisqu'il la protège
 Ma foi, tant pis pour lui s'il donne dans un piège.

Fin du troisième Acte.

79
ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIMON.

Oui, ce livre nouveau, dont on cherche l'auteur,
Parmi les esprits forts va me mettre en honneur.
Car enfin pour pouvoir m'en supposer le pere
Il faut croire du moins que j'aurois pu le faire.
Je saurai m'en défendre. On ne me croira pas.
C'est lui, j'en suis très-sur: se dira-t-on tout bas.
Il veut sous l'anonyme encor par modestie
Refuser les lauriers qui sont dus au génie.
Le talent qui se cache en est plus recherché.
Par-tout on veut m'avoir, partout je suis fêté.
S'il m'échappe un bon mot, ou bien une maxime,
On les cite, on recueille, et même on les imprime.
Ne pouvant plus suffire à ma célébrité,
Envain je me refuse à la société.
La faveur me poursuit, chacun me considère,
On me force à la fin d'entrer au ministère,
Comme j'y veux paroître avec beaucoup d'éclat,
Ou me verra d'abord bouleverser l'Etat.
Mes amis m'aideront. Je ferai tant, j'espere,
Que personne après moi ne saura plus que faire.
Oui, je veux que mon nom soit par-tout répété
Et passe dignement à la postérité.

SCÈNE II.

LISIMON, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur ?

LISIMON.

Eh bien ?

LAPIERRE.

Je crois que c'est un domestique
Qui vient redemander ce livre ou l'on explique
Comment il faut agir... Monsieur, vous savez bien,

LISIMON.

A ce baragouin là , qui diable comprend rien ?

LAPIERRE.

Eh mais si fait, Monsieur, si ma mémoire est bonne ,
C'est ce livre...il a dame un mot long comme une aune.
Vous nous en avez lu. C'est... il s'agit d'enfants,
Qui de l'esprit auront autant que leurs parents.

LISIMON.

Ah bon , je me souviens, l'auteur a du génie.

LAPIERRE.

C'est cela... c'est MÉ... GA...-

LISIMON (*achevant le mot*)

- LANTROPOGÉNÉSIE.

LAPIERRE.

Vous dites bien, Monsieur, mais il faut avouer
Que tous ces grands mots là sont pour faire enrager.
Oui, quoiqu'à vous servir je redouble de zèle
Je ne les peux jamais mettre dans ma cervelle.
Pourquoi, ne pas nommer les choses par leur nom?
Pour moi, j'y perds, Monsieur, le sens et la raison.
On ne sait comment dire. Et jusqu'à la cuisine,
Vous y voulez des mots pris de la médecine.
Le sel n'est plus du sel. Le vinaigre est mal dit.
Il faut pour vous parler s'alambiquer l'esprit.

LISIMON.

Eh mais, je crois vraiment qu'il se fâche, et me boude.
Qui? Moi? Loin de nommer muriate de soude,
Ce qui s'appelle ainsi parmi tous les savants,
J'irois dire du sel comme les ignorants.

LAPIERRE.

Cela seroit plus clair.

LISIMON.

Fi donc que je m'abaisse
 A me servir de mots que le peuple connoisse ,
 Afin de m'expliquer avec plus de clarté ;
 Nous tirons notre éclat de notre obscurité.
 Où seroit ce renom de science profonde ,
 Si l'on alloit parler ainsi que tout le monde.
 Mais avec ces grands mots tirés du grec , dit-on ,
 Je me fais d'un savant la réputation.

LAPIERRE.

Parler grec , en françois. C'est fol sur ma parole.
 Encor si j'étois d'âge , à fréquenter l'école.
 Mais nous autres vieillards nous n'apprenons plus rien.

LISIMON.

Cesse de m'ennuyer par ton sot entretien.
 Et remets sur le champ ce livre d'importance
 Qui doit de grands savants peupler toute la France.
 Puis comme l'heure approche ou nous allons ouvrir
 La séance brillante ou je dois discourir ,
 Et que j'ai fort à cœur que chacun en profite ,
 Tu feras rassembler tout mon monde au plus vite.
 (*Lapierre sort*)

SCÈNE III.

LISIMON.

Puisque c'est sur moi seul que tout roule aujourd'hui ,
 De la réflexion faisons nous un appui.
 Voyons un peu par où j'ouvrirai la séance.

Car l'ordre est un grand point sur-tout dans la science.
 Ainsi, pour éviter toute confusion,
 Je remonte au cahos. Sur la création
 Je vous lis un traité tout aussi vrai qu'utile.
 Puis je prouve que l'âme est toute dans la bile.

SCÈNE IV.

LISIMON, SOPHIE, DÉRICOURT.

SOPHIE (*avec le léger effroi d'une
 jeune personne innocente.*)

Auprès de vous, Monsieur...

LISIMON (*sans les voir.*)

Oui l'intellectuel.

DÉRICOURT (*à Sophie.*)

Pourquoi me fuir ainsi ?

LISIMON.

Vient du matériel.

Monsieur Purgon l'a dit. Sa physiologie
 M'a donné le secret de l'idéologie.

SOPHIE.

Mais, Monsieur, permettez.

LISIMON (*comme sortant d'un rêve*)

Ah ! Vous voilà tous deux.
Eh bien que voulez vous ? Que je vous rende heureux ?

DÉRICOURT.

Oui , mon pere , c'est là tout ce que je desire ,
Sophie est le seul bien auquel mon cœur aspire.

SOPHIE.

Non , ne l'écoutez pas , je renonce au bonheur.

LISIMON.

Tu ne l'aimes donc plus.

SOPHIE.

Je le voudrois , Monsieur ;
Car Déricourt fera le malheur de ma vie.

LISIMON.

Comment diable ! Auroit-il par quelque espièglerie...

DÉRICOURT.

Pour un baiser ravi se fâcher contre moi.

LISIMON.

(*à Déricourt.*) (*à Sophie.*)

Le petit libertin ! Allons console toi.

Et vous, Monsieur le drôle , est-ce ainsi , je vous prie ,
Que vous vous occupez de la philosophie.

DÉRICOURT.

Oh! Oui. Car j'ai surpris dans ce baiser furtif
L'origine à coup sûr du monde primitif.

LISIMON.

Mais je ne vois au fonds rien qui soit si blâmable,
Et tu me le peignois, toi, comme un vrai coupable.

SOPHIE.

Comment oser, Monsieur,

LISIMON.

Non, cela n'est pas bien,
Mais sa réflexion prouve le logicien.

DÉRICOURT.

Pour la philosophie, en enfant d'Epicure,
J'ai toujours eu du goût. Celle de la nature,
En parlant à mes sens, plaisoit fort à mon cœur.
C'est la mere, dit-on, de celle du bonheur.
Je sentis que Sophie alloit être mon maître.
Qui mieux qu'elle pouvoit me les faire connoître.
Je la vis, et soudain, dans mon émotion,
J'en pris par ce baiser la première leçon.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LUCINDE, IDÉOLOGO,
SINTAXE, BINOME, ET PLUSIEURS SPECTATEURS,
Au nombre desquels sont les domestiques de la maison.

LUCINDE.

Cette raison, Monsieur, auroit du vous suffire
Si vous ne vouliez pas toujours me contredire.

LISIMON.

Bon, voilà nos savants.

IDÉOLOGO.

L'art du raisonnement
Ne me permet, Madame, aucun ménagement.

LUCINDE.

Du moins la politesse auroit du vous apprendre
Que souvent par égard il est bien de se rendre.

IDÉOLOGO.

Que ne le disiez vous, Madame, un peu plus tôt,
J'aurois tout approuvé, sans répliquer un mot.
Mais nous autres savants dans notre âpre sagesse.
Nous ne nous piquons pas du tout de politesse.

LISIMON.

Ma foi l'on fait très-bien , et cette urbanité
Que l'on vantoit jadis nuit à la vérité.

BINOME.

Il a raison.

LISIMON.

Eh puis j'aime fort qu'on dispute.
En fait d'opinion il est bon qu'on discute.
La vérité toujours après un long débat
Se montre à notre esprit alors dans son éclat.

SINTAXE.

Mais allons donc , Messieurs , ouvrons donc la séance.
Ah que de tems , bon Dieu , perdu pour la science !

IDÉOLOGO.

Allons , Messieurs , allons , prenons place au bureau.
(*Tout le monde se place*)

LISIMON. (*au haut de la table*)

Messieurs, dans ce beau jour de mes jours le plus beau,
Je sais que je devrois ouvrir ma présidence ,
Par vous entretenir de ma reconnaissance.
Mais les moments sont courts , et surtout précieux.
Ainsi donc , supprimant tous compliments oiseux ,
Je vous fais part , Messieurs , d'une Encyclopédie

Que je compte donner de la Philosophie.
 Celle de la nature, et celle du bonheur
 Puis celle de l'esprit, avec celle du cœur,
 Puis cent autres encor : Puis la plus difficile,
 C'est celle du bon sens, comme la plus utile.
 Ce projet est très vaste, et ne me fait pas peur.
 Deux cents tomes serrés d'une bonne épaisseur
 Tous grands *in folio*, me pourront, je m'en pique,
 Donner quelque renom dans la métaphisique.
 Après cela, Messieurs, vous comprenez fort bien
 Que de tout autre livre on ne lira plus rien,
 Je pourrois le prouver. Mais ouvrant la séance,
 Je me tais, et je cede à votre impatience.
 D'abord l'ordre du jour sur les perceptions
 Doit résoudre aujourd'hui beaucoup de questions.

pour les perceptions. IDÉOLOGO.

Pour les perceptions l'on conviendra, je pense,
 Que je suis à bon droit le seul homme de France.
 Pourtant je n'irai pas, prompt à tout décrier,
 Comme on fait à présent, sans cesse m'écrier ;
 Qu'on n'a jusqu'à nos jours, sur un sujet semblable
 Rien fait qu'on puisse dire être un peu supportable.
 Non, Messieurs. Mais enfin, il le faut avouer,
 Nous n'avons pas non plus beaucoup à nous louer
 De tout ce qu'ont écrit sur pareille matière,
 Ceux qui sont avant nous entrés dans la carrière ;
 Car Locke et Condillac, disons le franchement,
 Dans l'art de raisonner en sont au rudiment.
 Quel pas nous avons fait dans la métaphisique.
 Plus de doute sur rien. Aujourd'hui tout s'explique.

Et grâces à mes soins, *Analyste* des faits ,
 Sans connoître la cause , estimant les effets ,
 Je ferai voir comment , sans aucunes pensées ,
 Nous pouvons raisonner sur toutes les idées
 Que nous n'eumes jamais , et que nous n'aurons pas.

L I S I M O N.

Cela sera nouveau.

S I N T A X E.

Comment ? par ce fatras
 De mots incohérents , que le bon sens rejette ,
 Vous vous laisser charmer ?

B I N O M E.

Il a perdu la tête ,
 Et ne sait ce qu'il dit. Moi je vais démontrer
 Que personne sans moi ne sauroit raisonner ;
 Qu'il n'y a rien de vrai que les mathématiques ;
 Et que si l'on a vu , parmi nos politiques ,
 Très-peu d'hommes d'État ; c'est que les bonnes gens
 Au fond dans le calcul étoient très-peu savants ?

I D É O L O G O.

Mais on n'est pas plus fol. Eh quoi, Monsieur Binome
 Croit donc par A plus B qu'on gouverne un Royaume ?

B I N O M E.

Sans doute , je le crois. Qu'on me donne un État
 Et l'on verra , Messieurs , si jamais Potentat
 Gouverna mieux que moi.

IDÉOLOGO.

Va , mon cher , ta science
 Ne peut des passions calculer la puissance.
 C'est nous qui connoissons , par le raisonnement ,
 Tout ce qui constitue un bon Gouvernement.

S I N T A X E.

Ah cependant, Messieurs, vous conviendrez, j'espere,
 Qu'on doit par dessus tout préférer la Grammaire.
 Car, sans cette science, où seroient les savants ?
 Ils seroient confondus avec les ignorants.
 C'est envain qu'ils auroient la plus pensante tête,
 Si les mots ne venoient leur servir d'interprete.
 Mais, par le choix des mots, le plus profond penseur
 Donne à chaque pensée un corps, une couleur,
 Et puis qu'avec des mots l'on gouverne le monde,
 C'est une invention à nulle autre seconde.

B I N O M E.

Non, pour bien gouverner, les mots sont superflus,
 Affaire de calcul, vous dis-je, et rien de plus.

IDÉOLOGO.

Non si dans les États il n'est point d'harmonie,
 C'est qu'on y fait peu cas de l'idéologie.

B I N O M E.

Mais l'idéologie est à perir d'ennui.

IDÉOLOGO.

Mais tous tes beaux calculs nous font bailler aussi.

BINOME.

Peut-on parler ainsi des choses transcendantes !
 Quelles expressions ! Des formules charmantes.
 Quoi de plus élégant que celle d'A plus B
 Egalant C moins X multiplié par D.

IDÉOLOGO.

Quoi de plus enchanteur , pour tout être qui pense,
 Que de pouvoir trouver par son intelligence
 De beaux raisonnements sur l'idéalité
 D'une idée inconnue , et sans réalité.

SINTAXE.

Mais ils sont fols tous deux.

IDÉOLOGO.

Mais Mons de la syntaxe ,
 Qui de fols tous les deux, sans compliment, nous taxe ,
 Est un plaisant Monsieur. Croit-il se faire honneur
 Avec son judicande et son judicateur ?

SINTAXE (à Idéologo)

Eh mais voyez un peu cette tête félée
 Qui prétend raisonner sans avoir une idée,
 Il faudroit l'admirer.

LISIMON.

Moderez vous tous deux.

SINTAXE (*en menaçant de le battre*)

Je t'analyserai, mon petit rêve creux.

IDÉOLOGO.

Petit croqueur de mots, éplucheur de syllabes,
 Pour montrer le françois, nouveau débarqué d'albes.
 Il te sied bien parbleu de te mocquer de moi.

LISIMON.

Monsieur l'idéologue.

IDÉOLOGO.

Il me feroit la loi.

(*En menaçant Sintaxe*)

Je vais te faire voir, mon petit Grammatiste ...

SINTAXE.

Va je ne te crains point grand idéologiste.

IDÉOLOGO. (*en lui jettant un livre*)

Tiens pare ce bouquin plein de tes plagiats,
 Qui contre le françois sont autant d'attentats.

SINTAXE (*en lui jettant aussi un livre*)

Tiens reporte ce livre à ton pauvre libraire
Par tes *in octavo* réduit à la misère.
Il est de ta fabrique.

IDÉOLOGO.

Ah ce reproche est bon.
Reconnois tu ce tôme? Il est de ta façon.
Eh bien de ton libraire il causa la déroute
Et de ton imprimeur força la banqueroute.

DÉRICOURT.

Quel déluge, bon Dieu! Croyez moi, sauvons nous
Nous pourrions attraper ici de mauvais coups.

IDÉOLOGO.

Ah tu crois m'échapper en me cédant la place,
Je ne te quitte pas, il faut demander grace.

(*Tout le monde s'enfuit chacun de son côté*)

LISIMON.

Tâchons de les rejoindre, et calmant leur fureur,
Empêchons qu'il n'arrive entre eux quelque malheur.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLISE, LISIMON.

BÉLISE.

Eh mais, bon Dieu, mon fils, quel est donc ce tapage ?
 J'en suis encor tremblante. A ce remu-ménage,
 A ce vacarme affreux, dans mon émotion,
 J'ai cru voir revenir la révolution.
 Tiendriez vous un Club ? Fi la vilaine chose.
 De tous nos maux, mon fils, ces clubs ont été cause.
 Et l'on a très-bien fait de les défendre tous,
 Allons, répondez donc. Du mystère entre nous.
 C'est fort mal. On diroit à vous voir sur vos gardes,
 Que je serois vraiment de ces femmes bavardes
 Qui ne sauroient garder le plus petit secret.
 Votre pere, mon fils, mieux que vous en usoit.
 Il me confioit tout, comptoit sur ma prudence,
 Et s'est très-bien trouvé de cette confiance.

LISIMON.

Je le crois ; mais qui pense à vous déguiser rien.

BÉLISE.

Eh mais, c'est vous, mon fils, ou je me trompe bien.

LISIMON.

Eh bien, vous vous trompez; car vous saurez, Madame,
Que cette scène enfin qui trouble tant votre âme,
Est celle de savants qui pour la vérité
Ont peut être montré trop de vivacité.

BÉLISE.

Ah bon, je vous entends. Vous tenez un musée,
Vous avez donc, mon fils, la cervelle blessée,
Quoi vous voulez aussi faire le bel esprit.
Sans étude! A votre âge! On me l'avoit bien dit.
Mais je ne croyois pas mon fils assez peu sage
Pour jouer tout de bon un si sot personnage.

LISIMON.

Que je vous reconnois, ma mere, à ce dépit.
Il vous fâcherait fort que j'eusse de l'esprit.
Vous avez constamment élevé mon enfance
Pour amasser du bien, mais non de la science.

BÉLISE.

Eh mais, j'ai très-bien fait. Il vaut mieux de l'argent
Que le nom d'inutile et d'ennuyeux pédant.
Que de gens feroient mieux, ainsi qu'ont fait leurs peres,
De se livrer, mon fils, au commerce, aux affaires,
Que de passer leur temps sans profit, sans honneur.
Dans le triste métier d'un ennuyeux auteur.
Eh puis cette fureur d'afficher la science,

En ne rapportant rien ajoutée à la dépense.
 En effet ou la grange existoit autres fois,
 On y voit maintenant un théâtre bourgeois.
 Vos champs la remplissoient, par un caprice unique
 Vous nous en avez fait un jardin botanique.
 Et je ne revois plus dans cent arpens de bois
 Qu'un vrai désert, enfin un vrai jardin chinois.

(Lisimon donne des signes d'impatience)

Je le vois, ces raisons vous paroissent frivoles.
 Adieu. Je n'aime pas à perdre mes paroles.

(Elle sort)

SCÈNE II.

LISIMON.

Tout conspire aujourd'hui pour me faire enrager,
 Tout, jusqu'à Philintrigue. Il auroit du songer
 Combien j'avois ici besoin de sa présence.
 Il ignore les maux que me fait son absence,
 Mais le voici.

SCÈNE III.

LISIMON, PHILINTRIGUE.

LISIMON.

Parbleu, mon cher, c'est bien heureux.

PHILINTRIGUE.

Toujours triste et grondeur, quittez ce ton fâcheux.

LISIMON.

On l'auroit à bien moins , mon Musée est au diable.

PHILINTRIGUE.

Oui , l'on m'a tout conté. La scène est impayable.

LISIMON.

Vous trouvez ?

PHILINTRIGUE.

Oui , d'honneur.

LISIMON.

Bien , réjouissez vous.
Tenez votre sang froid redouble mon courroux.
Vous ne voyez donc pas où tout cela nous mene.

PHILINTRIGUE.

Oh ! Du tout , j'en conviens.

LISIMON.

C'est qu'une telle scène
Peut pour jamais, Monsieur , m'enlever mes prôneurs
Et ces gens là perdus , adieu tous mes honneurs.
Je vois loin.

G

PHILINTRIGUE.

Oh très-loin.

LISIMON.

Eh puis , pour mon ouvrage ,
Malgré l'incognito , j'obtenois leur suffrage.
A propos qu'en dit-on ? Fait-il toujours du bruit.

PHILINTRIGUE.

Jamais livre n'obtint un aussi prompt débit.
Pour se le procurer , tout le monde s'empresse
Jusqu'à se l'arracher au sortir de la presse.
C'est à qui peut l'avoir , et malgré les censeurs ,
Une autre édition trouve des demandeurs.
Tant il est vrai , mon cher , que toujours la satire
Est utile aux auteurs , et qu'elle les fait lire.
Que l'on dise du bien , qu'on prêche la vertu ,
Le livre fut-il bon , il ne sera point lu.
On n'en parlera pas , et de chez le libraire
Il ne fera bientôt qu'un saut chez l'épicière.
Mais qu'on dise du mal , la curiosité ,
En la blâmant , sourit à la malignité.

LISIMON.

C'est au mieux. Mais je crains toujours que la police
Ne livre avec l'écrit l'Auteur à la justice.

PHILINTRIGUE.

Comptez vous donc pour rien ces hommes complaisants,
Toujours prompts à servir les gens reconnoissants.
Par malheur , il est vrai , que la reconnaissance

Est par certaines gens tant exigée en France ,
 On en fait un devoir si grand , si rigoureux ,
 Que l'on paroît ingrat , en étant généreux .
 Dès-lors , vous concevez que pour chaque service
 On est forcé de faire un nouveau sacrifice *

LISIMON.

Mais mes vingt-mille écus...

PHILINTRIGUE.

N'ont mis qu'en appétit.

LISIMON.

Comment , diable , vos gens vendent cher leur crédit.

PHILINTRIGUE.

Ce sont des juifs. Et moi , mon cher , à votre place ,
 Je saurois en repos attendre ma disgrâce.

LISIMON.

Mais si l'on m'arrêtoit ?

* Comme on a vu de soi-disants hommes d'affaires
 trouver des gens assez crédules pour leur remettre
 de l'argent sous le prétexte que c'étoit le seul moyen
 de réussir dans les Bureaux , j'ai cru devoir donner
 à mon Philintriegue le langage de ces Messieurs ,
 puisqu'il se sert de leurs moyens pour escroquer Lisimon .

PHILINTRIGUE.

Vous seriez trop heureux.
Ce seroit le moyen de vous rendre fameux.
Un Auteur arrêté, n'eut-il aucun mérite,
Est un Auteur divin. On le vante, on le cite.
Et j'en connois plus d'un, qu'on n'auroit jamais lu,
Qui doit à la Bastille enfin d'être connu.

LISIMON.

Parbleu, vous en parlez, mon cher, fort à votre aise.
Mais un pareil moyen n'a rien qui ne déplaie;
Et pour moi j'aime mieux moins de célébrité,
Qu'un nom fameux au sein de la captivité.
Ainsi, mon cher ami, tenez, je suis sincère,
Pour le mieux, je vous prie, arrangez cette affaire.

PHILINTRIGUE.

Vous le voulez. Allons. Pourtant vous avez tort.
Servir la vérité, c'est un si noble effort!
Qu'on doit pour la défendre, ainsi que la patrie,
Savoir sacrifier sa fortune et sa vie.

LISIMON.

J'aime mieux mon repos.

PHILINTRIGUE.

Puisque décidément
Il vous est préférable à la gloire, à l'argent;
Pour qu'on se rende enfin à leur douce puissance
Multiplions, mon cher, les moyens d'éloquence.

LISIMON.

Heureusement pour moi que je n'en manque pas.
 Et puis qu'ils peuvent seuls me tirer d'embarras ,
 Je vais vous les chercher.

PHILINTRIGUE.

Ils sont irrésistibles ,
 Et plus ils sont nombreux , plus ils sont invincibles.

LISIMON.

Je m'en rapporte à vous pour les faire valoir.
 Voila de ces amis , comme on n'en sauroit voir ,
 Qui n'ont d'autre intérêt que de rendre service.
 Mais une bonne dot va payer cet office.

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

PHILINTRIGUE, GERMAIN.

GERMAIN (*regardant si l'on ne peut pas l'entendre*)

Si de vous voir coffré vous craignez le danger
 Il vous faut, sans adieu, bien vite déloger.
 Oui, Monsieur, dans Paris se grossit le nuage
 Qui doit ici sur vous, faire éclater l'orage.
 Soyez prudent.

PHILINTRIGUE.

Jamais pour rester en ces lieux ,
La fortune ne fut plus propice à mes vœux.

GERMAIN.

Pour ce diable d'écrit, qui fait tourner la tête ,
Moi, je crains fort, Monsieur, que l'on ne nous arrête.
Car malgré l'anonyme en tous lieux on se dit
Que vous et Lisimon avez fait cet écrit.
Le *parfait citoyen* déplaît à la police.
Croyez moi , n'allons pas affronter la justice.
Fuyons.

PHILINTRIGUE.

Qui ? Moi , Germain, quand je suis près de voir ,
Après tant de dégoûts , couronner mon espoir ,
J'irois abandonner le fruit du sacrifice ,
Parce qu'ils faut l'attendre au bord du précipice ?
Non. Dussé-je y tomber, et m'y voir englouti ,
Je resterai Germain , et j'ai pris mon parti.

GERMAIN.

Quelle obstination ! Déjà je m'imagine
Que nous sommes cernés par ces gens dont la mine
A ceux qu'ils viennent voir n'annoncent rien de bon.
Chaque homme que je vois me semble un espion.

PHILINTRIGUE.

Le poltron !

GERMAIN.

Le poltron. Cela vous plait à dire.
C'est qu'avec la police il ne faut jamais rire.
Oh ciel ! J'entends, je crois, arriver ses suppôts.

SCENE V.

PHILINTRIGUE, GERMAIN, LISIMON, ELVIRE,
BÉLISE, CLARISSE, SOPHIE, DERICOURT.

ELVIRE. (*à Lisimon.*)

Vous ne nous croyez point.

LISIMON.

Ce sont de vains propos.

ARISTE.

Heureusement, Monsieur, est là pour les dédire.

PHILINTRIGUE.

De quoi s'agit-il donc.

LISIMON.

Oh rien qu'une satire
Que l'on vous attribue.

PHILINTRIGUE.

Eh mais, j'ai quelques fois
Avec un vers sanglant mis les sots aux abois.
Voyons donc celle ci.

LISIMON.

Quoi? Vous voulez...

PHILINTRIGUE.

Je pense
Que vous nous montrerez un peu de complaisance.

LISIMON.

Vous le voulez, d'accord.

GERMAIN (*à demi voix*)

Ah Monsieur. Croyez moi,
Craignez cette lecture.

PHILINTRIGUE (*à demi voix*)

Allons, Maraud, tais toi.

LISETTE. (*lit la lettre*)

„ Quoi vous croyez, Florise, aussi que je m'amuse
„ Il faut très-promptement que je vous désabuse.

„ Et d'après les portraits que je vais esquisser
 „ Vous concevrez l'ennui que je dois éprouver.

PHILINTRIGUE (*s'avancant pour prendre la lettre*)

C'est assez. Cette pièce, avec art détournée,
 A paroître au grand jour n'étoit pas destinée.
 Ainsi Lisette rends...

L I S E T T E.

Oh! Non pas, s'il vous plaît,
 Et votre modestie est ici sans effet.

PHILINTRIGUE.

Mais quelle intention?...

E L V I R E.

A votre tour je pense
 Que vous nous montrerez un peu de complaisance.

A R I S T E.

Elle à raison. Allons, voyons donc les portraits.

L I S E T T E.

Ils ne sont pas flattés.

B É L I S E.

Il suffit qu'ils soient vrais.

L I S E T T E. (*continuant de lire la lettre*)

" Figurez vous un sot, qui sait à peine lire,
 " Et qui pour mon tourment a la rage d'écrire;
 " Une femme coquette à près de cinquante ans,
 " Qui voudroit m'inspirer de tendres sentiments;
 " Leur fils, petit Monsieur tout bouffi d'ignorance,
 " Qui croit devoir, par ton, mépriser la science;
 " Leur fille bonne enfant, dont on me fait l'honneur
 " De cacher sous mon nom les foiblesses du cœur;
 " Enfin, un certain frère, un véritable Ariste,
 " Qui se croit philosophe, attendu qu'il est triste.
 " Jugez d'après cela si je puis être heureux
 " D'avoir eu loin de vous à vivre dans ces lieux.
 " Mais enfin je commence à voir briller l'aurore
 " D'un jour qui pour mes vœux ne peut tarder encore.
 " Un divorce à finir, un homme à ruiner,
 " Peut être un mariage enfin à terminer,
 " Et je vole à vos pieds. „

L I S I M O N.

Ah voila donc le stile
 Dont vous nous régalez.

B É L I S E.

La plainte est inutile,
 Et vous avez bien là ce que vous méritez.
 Il vous a dit à tous chacun vos vérités.
 Voila ce que l'on gagne à sortir de sa sphere.
 On fait rire de soi. La preuve est assez claire.

LISIMON.

Je ne puis revenir encor de mon erreur,
Et je crois avec peine une pareille horreur.

LISETTE.

Oh la lettre est signée.

PHILINTRIGUE.

A cette espièglerie,
Je reconnois Lisette, et mon étourderie.
Et c'est moi qui l'aïdois à me jouer ainsi.
D'honneur le tour est gai. Car, en sortant d'ici,
Je ne m'attendois pas, graces à cette fille,
D'y laisser en partant un tableau de famille.
(il va pour sortir)

LISIMON.

Oh l'abominable homme !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER DE POLICE.

L'OFFICIER DE POLICE (*empêchant Philintrieue
de sortir.*)

Alte-là, s'il vous plaît.

LISIMON.

Que veut dire ceci ?

L'OFFICIER DE POLICE.

C'est un mandat d'arrêt,
Qu'en vertu de la loi, par ordre de police,
Je viens exécuter contre auteur et complice
D'un écrit appelé le parfait citoyen.

PHILINTRIGUE.

L'auteur est anonyme.

L'OFFICIER DE POLICE.

Oh cela ne fait rien.
A travers l'anonyme on perce le mystère.
Jamais sur ses écrits auteur sut-il se taire ?
Et j'ai droit d'arrêter par ma commission
Et Monsieur Philintrieue, et Monsieur Lisimon.

PHILINTRIGUE.

Mais qui vous dit, Monsieur, que l'auteur de ce livre...

L'OFFICIER DE POLICE.

Allons, que tous les deux on s'appête à me suivre.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FLORVILLE,

UN SECOND OFFICIER DE POLICE.

FLORVILLE.

Arrêtez, Lisimon est mis en liberté.

LE 2.^d OFFICIER DE POLICE.

Oui le Gouvernement connoit la vérité,
Il a su distinguer l'homme foible et facile
De l'homme dangereux en intrigues fertile.

(*En montrant Philintrigue et ensuite Lisimon*)

Il a su que Monsieur, en vous faisant auteur,
Comptoit sur votre perte élever sa grandeur;
Que mettant à profit une crainte importune
Il avoit déjà su commencer sa fortune.
Mais enfin l'intrigant n'a pas de longs succès,
Et le bien mal acquis ne prospère jamais.

(*Il sort avec l'autre Officier de Police,
et Philintrigue*)

SCENE VIII. ET DERNIÈRE.

LISIMON, ELVIRE, BÉLISE, ARISTE, FLORVILLE,
DÉRICOURT, CLARISSE, SOPHIE,
LISETTE, GERMAIN.

LISIMON.

ET mes vingt-mille écus ?

ARISTE.

Ils sont perdus sans doute.

BÉLISE.

Pour être homme d'esprit quelques fois il en conte.
Mais je crois, mon cher fils, que bonne est la leçon,
Et qu'elle opérera parfaite guérison.

LISIMON.

Oui, Madame, je sens, par cette perfidie,
Où m'alloit entraîner cette philosophie
Destructive des mœurs, et de tous sentiments.
Je lui sacrifiois ma femme et mes enfants.
Et j'étois à ce point dans mon délire extrême
Que j'allois avec eux me perdre aussi moi même.

DÉRICOURT

(En montrant Florville et Sophie)

Mon pere...

LISIMON.

Je t'entends. Oui mes enfants demain
Vous serez tous unis par les nœuds de l'hymen.
Florville je ne puis mieux vous rendre justice
Qu'en vous rendant mon cœur et la main de Clarisse.
Pour moi, mes chers amis, j'abjure mon erreur.
Jamais le bel esprit n'a valu le bon cœur.

Fin du cinquième et dernier Acte.

On poursuivra en vertu de la Loi les Contrefacteurs de cet ouvrage. Chaque exemplaire doit avoir la signature de l'Imprimeur.

Barbier Imprimeur

